

Souvenir de Famille

LÉON HARMEL

" Le Bon Père "

DU VAL-DES-BOIS

Retourné à Dieu le 25 Novembre 1915



IMPRIMERIE DE L'UNION TYPOGRAPHIQUE, DOMOIS PAR DIJON

CETTE ÉDITION

Le texte est reproduit en entier, d'après l'édition de 1915. Il a été recomposé dans l'esprit de l'original : pages de titre et titres suivent la mise en page du livre ; les illustrations ont été découpées dans le document numérisé et restaurées. L'orthographe et la ponctuation de l'époque sont conservées ; 40 coquilles évidentes de l'imprimeur ont été corrigées.

La table des matières renvoie aux pages de cette édition ; chaque entrée est un lien.

Les notes numérotées sont celles de l'ouvrage ; elles sont numérotées ici à la suite, du début à la fin. Les notes marquées d'un astérisque * ont été ajoutées pour cette édition, afin d'éclairer le contexte historique.

Léon Harmel, le Bon Père du Val-des-Bois

leonharmel.com

Transcription établie d'après un exemplaire numérisé.

Document original : collection particulière.

Version du 6 octobre 2026.

Souvenir de Famille





Souvenir

A mes bien-aimés enfants et petits-enfants

Mon plus ardent désir est que vous nourrissiez vos âmes des prières liturgiques, qui seront pour vos cœurs la source d'une onction merveilleuse et d'un renouvellement continu de la piété.

L'Année liturgique de Dom Guéranger est l'ouvrage le plus parfait dont vous puissiez vous servir pour vos exercices de piété, et particulièrement pour l'assistance aux offices. Je vous recommande les pensées suivantes de l'auteur :

« La prière de l'Eglise est la plus agréable à l'oreille et au cœur de Dieu, et partant la plus puissante... L'ensemble du cycle liturgique, dont le plan est tracé par la sainte Eglise elle-même, fournit le drame le plus sublime qui puisse être offert à l'admiration humaine. L'intervention de Dieu pour le salut et la sanctification des hommes, la conciliation de la justice avec la miséricorde, les humiliations, les douleurs et les gloires de l'Homme-Dieu, la venue et les opérations de l'Esprit-Saint dans l'humanité et dans l'âme fidèle, la mission et l'action de l'Eglise : tout y est exprimé de la manière la plus vive et la plus saisissante, tout arrive à sa place par l'enchaînement sublime des anniversaires... »

(Extrait de la préface générale de Dom Guéranger).

Lettre de M. Léon Harmel (le Bon Père) sur les derniers instants de
M^{me} Léon Harmel (Jeanne-Gabrielle Harmel)

*Née à Rethel le 7 avril 1833, mariée à Rethel le 1^{er} septembre 1852,
décédée au Val-des-Bois le dimanche 16 octobre 1870.*

Cette lettre est adressée au R. P. Gaultier, missionnaire lazariste à Reims¹.

Val-des-Bois, 25 octobre 1870.

Mon très cher Père,

Dans l'amer chagrin où je suis plongé, votre amitié m'a été précieuse. Votre sympathie est effective, puisqu'elle se traduit par des prières pour la sainte qui nous a quittés et pour ceux qu'elle a laissés. Et ces prières sont ardentes. Vous l'avez connue, et vous avez apprécié les qualités qui en faisaient comme un type accompli de la femme chrétienne. Dieu me l'avait donnée et avec elle tous les chagrins me paraissaient légers. Elle était dans mon foyer l'exemple des vertus les plus sublimes, faciles à conseiller, mais difficiles à mettre en pratique. Vie obscure et cachée sur la terre, qui sera manifestée dans le grand jour où Dieu rassemblera ses élus pour les glorifier.

De petites maladies fréquentes et ses nombreux enfants avaient fait de sa vie, depuis plusieurs années, une suite de sacrifices. Mais elle ne perdait jamais son calme ni sa résignation. Son devoir la trouvait toujours au poste du dévouement, dissimulant ses souffrances

1. M. Gaultier, d'abord attaché à la Résidence de Châlons-sur-Marne, puis à celle de Reims, a commencé à s'occuper des œuvres du Val-des-Bois dès 1864. Une grande bonté, mêlée d'une certaine rondeur joviale, lui ouvrait les cœurs ; il a converti beaucoup de nos premiers adhérents ; c'est vraiment lui qui a préparé et commencé notre Association d'hommes. Il a aussi fondé l'Association des Mères chrétiennes en février 1868 et n'a cessé de s'occuper de ces deux œuvres jusqu'à sa mort (1875). Il venait chaque mois confesser son monde et les réunir.

Les membres de notre famille et les ouvriers lui gardent un souvenir profondément reconnaissant.

sous un sourire, tout entière aux autres, sans cesse oublieuse d'elle-même. Sous une simplicité charmante, elle cachait des trésors de foi, de générosité et de sagesse. Sa foi était si vive qu'elle aurait mieux aimé mourir que d'offenser volontairement le Bon Dieu. Remplie d'attentions pour tous, elle n'en demandait aucun retour, et la satisfaction des autres suffisait à son bonheur. Enfin son jugement, affranchi des petites passions qui aveuglent tant d'excellentes personnes, avait une sûreté qui faisait d'elle le conseil de tous ceux qui la connaissaient.

Sa courte maladie vous sera, mon très cher Père, un fidèle miroir de sa vie entière. Vous y retrouverez les deux grands devoirs de la femme chrétienne, devoirs d'épouse et de mère. Le Sacré-Cœur de Jésus, qu'elle aimait si ardemment, avait changé pour elle ces deux devoirs en deux passions ; elle a quitté la terre, victime volontaire pour son mari et pour ses enfants.

Un de nos enfants était déjà parti pour l'attendre au ciel ; huit nous restaient, quand ma sœur vint à mourir le 6 décembre dernier ; ma femme n'avait pas hésité à adopter les deux fils Ernest et Henri Collard. Voilà tous ces enfants privés de l'affection maternelle ! Pour moi, je n'ose penser à l'étendue de mon malheur ! Nous avons passé ensemble dix-huit ans et, depuis mon mariage, chaque jour je l'aimais davantage. Je l'ai soignée jour et nuit dans cette dernière maladie, il m'a semblé que mon amour était doublé. Et maintenant je suis seul ! Me voilà comme une plante violemment déracinée, gisant sur la terre et attendant qu'un vent d'automne l'emporte avec les feuilles sèches des bois.

Ma femme était partie dans la nuit du 23 au 24 août pour la Belgique où étaient ses petits enfants². Ce voyage ne devait durer que trois ou quatre jours ; mais l'arrêt du chemin de fer à Charleville rendit le retour impossible. Elle entendait chaque jour raconter les plus sinistres nouvelles sur les pays envahis ; pour comble, elle me sut souffrant. Alors elle fut dévorée d'inquiétude, elle chercha tous les moyens de rentrer, mais en vain, jusqu'à ce qu'enfin la sainte Vierge, touchée de ses larmes, lui ait envoyé une occasion le 8 septembre, fête de la Nativité³. Quelle ivresse pour tous deux de nous retrouver réunis !

Elle alla assez bien jusqu'au jeudi 29, jour où elle commença à souffrir. Le vendredi 30, après avoir fait sa communion hebdomadaire au Sacré-Cœur, et constaté qu'on avait mis la bougie qu'elle faisait brûler chaque vendredi devant la statue vénérée, ma femme se coucha, souffrant beaucoup de la dysenterie⁴.

2. L'invasion allemande en 1870 répandait la terreur dans les populations qui fuyaient de tous côtés. Nous-même, nous avions envoyé en Belgique notre vénérable patriarche, le Bon Père, avec nos enfants dont le dernier, Alphonse, n'avait pas encore un an. Jules, sa femme et leurs enfants et la famille Reimbeau étaient également partis avec les dames de notre famille de Reims. Restaient au Val-des-Bois : Ernest, Albert et moi, avec nos trois aînés : Alexandre, Maurice et Félix. Ma femme voulait partager notre sort, et son départ du 23 août n'avait pour but que de se rendre compte des installations de tout son monde.

3. Cette occasion était celle de mon beau-frère, M. Georges Bureau, qui habitait Reims et avait pu, après bien des démarches, se procurer une voiture et un sauf-conduit. Il a eu pitié de Gabrielle, et s'est arrangé pour la ramener avec sa propre famille. Ils partirent le jeudi 8 septembre, fête de la Nativité, vinrent coucher à Lalobbe, chez Tranchart, pour arriver au Val le lendemain vers midi.

4. Cette maladie a été générale dans nos pays, à la suite des émotions violentes de l'invasion. Mais elle ne paraissait pas inquiétante, n'ayant fait aucune victime.

Mon frère Ernest était malade à Reims⁵ ; j'y envoyai Albert le samedi et y allai moi-même en charrette le dimanche, à 10 heures du matin. Maman, Mme Hubert Harmel, sachant que sa fille était malade, décida de venir au Val ; mais je n'avais à lui offrir qu'une charrette⁶ où on est bien bousculé. Chacun la détourna de se risquer à un pareil voyage. Mais une mère ne s'arrête pas à ces considérations. Maman ne répondit pas un mot à toutes les objections, et, à quatre heures, quand je montais en voiture elle y montait avec moi. En rentrant, nous avons su que Gabrielle avait beaucoup souffert dans l'après-midi.

C'était le troisième jour de sa maladie, et, dès le début, elle en paraissait très affectée. Dans ces trois jours se livra en elle un combat violent entre la nature et son héroïque décision.

Lundi, elle m'appela et me dit : « Mon bien-aimé, j'ai quelque chose à te dire qui me coûte, mais il faut que je te le dise. — Depuis trois ans déjà j'ai offert chaque jour ma vie au Bon Dieu pour qu'il ne

5. Depuis plusieurs mois, mon frère Ernest vivait avec nous au Val-des-Bois, quand le dimanche 4 septembre, dès le matin, Bertrand vint le prévenir de rentrer immédiatement dans sa maison de Reims. La municipalité avait fait savoir que la ville était abandonnée par les troupes françaises et sous le coup de l'invasion des Allemands. Parti aussitôt dans la voiture de chasse, avec un ouvrier qui n'avait pas pris le temps de s'habiller Ernest tomba à Lavannes dans une colonne prussienne qui le fit prisonnier. On le prit pour un officier supérieur français déguisé et on voulait le fusiller. On a tout fouillé, ses vêtements, le coffre de la voiture qui fut défoncé. N'ayant rien trouvé, on se décida à suspendre l'exécution. Depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir, il fut gardé par des cavaliers qui tenaient leurs mousquetons braqués sur lui, le menaçant de mort à la moindre résistance qui serait faite à Reims. Il ne dut son salut qu'à un officier qui eut pitié de lui, et qui, arrivé sur la place de l'Hôtel-de-Ville favorisa sa fuite par une rue détournée. L'impression de cette journée fut telle qu'Ernest dut prendre le lit avec une fièvre très intense. Il revit plus tard cet officier qui lui dit qu'il devait son salut au chapelet tombé de sa poche quand on le fouillait. Ce chapelet a fait penser aux officiers allemands qu'ils se méprenaient.

6. Nos voitures étaient réquisitionnées ou parties, et nous ne pouvions plus nous servir que de charrettes à deux roues.

prenne pas la tienne⁷. Je crois que le bon Dieu m'a exaucée. » Elle pleurait : « Si je pleure, ce n'est pas que j'aie aucun regret, au contraire, mais je ne puis m'empêcher d'être triste, en songeant à mes petits enfants. » A partir de ce moment, courageuse et résignée, elle se prépare bravement à paraître devant le bon Dieu. Je l'y aidai de tout mon pouvoir, sans soupçonner un instant que ce fut possible, mais dans la persuasion qu'une maladie supportée avec ces idées est bien plus précieuse pour la sanctification de l'âme.

Les douleurs étaient cruelles ; constamment elle se plaignait de ses entrailles ; ses plaintes étaient entrecoupées par des invocations comme :

« *Cœur Sacré de Jésus, ayez pitié de moi.*

« Mon Dieu, je vous offre mes souffrances en union avec les souffrances que vous avez supportées pour nous sur la terre. Mon Dieu, je vous offre ma vie pour l'expiation de mes péchés et des péchés de mes petits enfants. »

7. J'avais une maladie d'estomac qui paraissait faire chaque année des progrès. Au retour du printemps, je devais prendre mille précautions quelquefois aller coucher le soir à Reims pour changer d'air, afin d'atteindre le mois de mai que je passais à Vichy. Le reste du temps, je suivais un régime : promenade pendant une heure le matin ; le soir, très peu d'aliments ce qui ne m'empêchait pas d'être maigre et souffreteux. Après la mort de ma chère Gabrielle, ma santé est revenue tout doucement. J'ai été pour la dernière fois à Vichy en 1874, et il semble réellement que j'ai retrouvé une nouvelle vie.

Elle récitait aussi très souvent l'acte de confiance en Dieu du Père de la Colombière⁸, prière favorite qu'elle savait depuis très longtemps par cœur, et qui excitait en elle l'amour de Dieu et cette filiale confiance qui fait les saints.

Les nuits étaient très fatigantes ; je couchais près d'elle et me relevais souvent ; elle ne dormait pas et souffrait beaucoup. Nous passions les heures de trêve à causer à voix basse, et nos cœurs se versaient l'un dans l'autre, comme deux vases dont on mélange la liqueur. La guerre me créant des loisirs, j'ai pu les consacrer à ma

8. Prière du Père de la Colombière.

Acte de confiance en Dieu

Mon Dieu, je suis si persuadé que vous veillez sur tous ceux qui espèrent en vous, et qu'on ne peut manquer de rien quand on attend de vous toutes choses, que j'ai résolu de vivre à l'avenir sans aucun souci et de me décharger sur vous de toutes mes inquiétudes. *In pace in idipsum, dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* Les hommes peuvent me dépouiller et des biens et de l'honneur ; les maladies peuvent m'ôter les forces et les moyens de vous servir, je puis même perdre votre grâce par le péché ; mais je ne perdrai pas mon espérance, je la conserverai jusqu'au dernier moment de ma vie, et tous les démons de l'enfer feront de vains efforts pour me l'arracher. *In pace in idipsum, dormiam et requiescam.* Les autres peuvent attendre leur bonheur ou de leurs richesses ou de leurs talents ; s'appuyer ou sur l'innocence de leur vie, ou sur la rigueur de leur pénitence, ou sur le nombre de leurs bonnes œuvres, ou sur la ferveur de leurs prières : pour moi, Seigneur, toute ma confiance, c'est ma confiance même. *Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* Cette confiance ne trompa jamais personne : *Nullus speravit in Domino, et confusus est.* Je suis donc assuré que je serai éternellement heureux, parce que j'espère fermement de l'être et que c'est de vous, ô mon Dieu, que je l'espère. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Je connais, hélas ! je ne le connais que trop, que je suis fragile et changeant, je sais ce que peuvent les tentations contre les vertus les plus affirmées ; j'ai vu tomber les astres du ciel et les colonnes du firmament ; mais tout cela ne peut m'effrayer. Tant que j'espérerai, je me tiens à couvert de tous les malheurs, et je suis assuré d'espérer toujours, parce que j'espère encore cette invariable espérance. Enfin, je ne puis avoir moins que ce que j'aurai espéré de vous. Ainsi j'espère que vous me tiendrez dans les penchants les plus rapides, que vous me soutiendrez contre les plus furieux assauts, et que vous ferez triompher ma faiblesse de mes plus redoutables ennemis. J'espère que vous m'aimerez toujours, et que je vous aimerai aussi sans relâche ; et pour porter tout d'un coup mon espérance aussi loin qu'elle peut aller, je vous espère vous-même de vous-même, ô mon Créateur, et pour le temps et pour l'éternité.

Ainsi soit-il.

bien-aimée malade, et c'est maintenant une consolation à mon amère tristesse.

Que de beaux rêves à travers cette vie mêlée de joyeuses espérances et de poignantes anxiétés !

Je voyais pour ma femme et pour moi l'aurore d'une nouvelle vie ; je suivais la transformation rapide qui s'opérait dans ce cœur chrétien, sous le souffle de Dieu. Sa foi devenait comme la foi des apôtres ; cette maladie était à mes yeux le point de départ d'une vie toute sainte, d'une vie où Dieu seul aurait apparu. Comme mes enfants et moi nous allions devenir meilleurs ! comme tout notre petit monde du Val allait être sanctifié !

Un peu plus tard, les idées sombres prenaient le dessus. Il me fallait assister à des souffrances sans pouvoir les soulager. Ses cris excitaient en moi un écho retentissant qui faisait monter dans mon cœur comme un océan de douleur.

Et cependant je voulais que ma voix fût ferme comme l'espérance, et j'avais interdit à mes yeux de me trahir. C'étaient des moments terribles, j'avais besoin de me réfugier dans le Cœur de Jésus. Un peu plus tard je me remettais ; la maladie n'était pas grave au dire du médecin, il ne voyait aucun danger, et puis un tel départ ne pouvait entrer dans les desseins de Dieu.

Ma femme avait demandé M. l'abbé Cerf⁹ ; il vint le lundi 10 octobre. Toute la veille et le jour dans la matinée, Gabrielle se préparait à la dernière confession de sa vie, ainsi que nous le disions ensemble, sans me douter un seul instant que ce pût être vrai. Depuis plusieurs années déjà elle portait le cordon de saint François ; elle m'avait manifesté le désir d'être attachée plus étroitement à la famille franciscaine. Elle s'empessa de demander à M. Cerf de l'admettre dans le Tiers-Ordre : elle paraissait pressée de se munir pour le long voyage

9. M. l'abbé Cerf avait consenti dès 1861 à venir chaque mois au Val-des-Bois, spécialement pour confesser nos enfants. Nous en profitons, ainsi qu'un certain nombre de bonnes personnes. Ce saint prêtre a fait un grand bien au Val-des-Bois.

qu'elle allait entreprendre. Elle devint Tertiaire ce jour-là 10 octobre, sous le nom de Sœur Joséphine.

Gabrielle tenait à communier le vendredi ; elle craignait d'être obligée de le faire en viatique, et par conséquent de ne pouvoir le faire plusieurs fois de suite ; elle attendait donc, se préparant par de nouvelles souffrances endurées pour Notre Seigneur.

La nuit du 12 au 13 fut extrêmement douloureuse ; le médecin de l'Usine, M. Brodier, déclara, jeudi matin 13, que la situation se trouvait compliquée d'une apparence de péritonite ; le mot me fit frissonner ; j'envoyai de suite chercher M. le docteur Galliet à Reims ; il vint le soir même.

Mme Lamarche avait passé la nuit du 12 au 13 ; Sœur Angélique fit celle du 13 au 14. — A une heure du matin, la malade, se sentant relativement bien, demanda la communion pour ne pas la recevoir en viatique. Je réveillai M. l'abbé¹⁰, Albert et tous nos enfants. La nuit était noire et silencieuse ; le silence n'était interrompu que par les paroles de la malade, faisant à demi-voix sa préparation pour recevoir le Bon Dieu. Quelles magnifiques prières elle savait tirer de son cœur ! J'étais transporté d'admiration et de joie en l'entendant ! Je me disais que ma Gabrielle devenait de plus en plus sainte, était de plus en plus nécessaire à la famille et au Val. C'était la dernière communion de sa vie ! Elle y avait invité en termes touchants la sainte Vierge, saint Joseph, les saints Patrons de la famille et les chœurs des Anges. Et tous avaient répondu à son appel. Le paradis était venu dans cette chambre : on en voyait un reflet sur le visage de la malade. Le petit autel avait été dressé la veille par précaution. Enfin, par la fenêtre je vis les lumières : « Voilà Notre-Seigneur qui arrive », dis-je à Gabrielle, et son cœur s'épanchait en paroles brûlantes de désir de recevoir son Bien-Aimé.

10. M. l'abbé Legrand, précepteur de nos enfants.

O mon Dieu, que vous êtes bon ! Vous nous prévenez de votre amour, et si nous ne pouvons plus aller vers vous, c'est vous qui venez dans nos demeures pour donner la force au pauvre malade.

Et le courage est si nécessaire ! Bien qu'elle ait offert sa vie au Bon Dieu avec générosité, et avant qu'il y ait aucune crainte humaine, cependant ma chère Gabrielle sentait plus d'une fois la lutte en son cœur. L'homme existe jusqu'au bout et si Dieu ne venait à notre aide, qui pourrait vaincre la nature dans ce qu'elle a de profond ? Ce jour-là même vendredi 14 octobre, nous commencions une neuvaine à la Sainte Face avec l'huile de M. Dupont de Tours ; nous y avions toute confiance. Il nous semblait que si le danger s'aggravait, c'est que Dieu, pour clore une si belle maladie, voulait seul opérer la guérison. Et cependant, faut-il le dire ? quand je priais pour sa santé, et que, seul devant Dieu, je lui recommandais ma femme je me prenais à penser :

« La mort est nécessaire, elle arrivera bientôt pour chacun de nous ; ma chère malade est si admirablement disposée ! Certainement, si je demande sa guérison, ce n'est pas par amour pour elle, mais par amour pour moi. »

Dieu voulait-il par de telles pensées préparer mon esprit au coup qui m'attendait ? Je l'ignore. Mais je repoussais énergiquement ces secrets avertissements, et je continuais à compter sur une prochaine guérison.

La journée fut assez tranquille, ainsi que la nuit suivante ; mais la faiblesse augmentait toujours et, bien que la malade eût moins d'accès, son état nous inquiétait. Le samedi 15 octobre, elle a demandé à se lever ; ce fut très difficile. Elle ne pouvait plus supporter la lumière et voulait ses persiennes fermées tout le jour ; elle continuait à être d'une résignation admirable, formant à chaque instant ses invocations au Sacré-Cœur, offrant sa vie au Bon Dieu. Le soir, elle sembla mieux : Albert était venu lui parler de nos enfants et de la

maison en construction chez les frères¹¹. Au lieu de la fatiguer, cette conversation lui plaisait ; elle y prenait part en donnant son avis.

Ce jour-là, nous attendions l'arrivée de Jules, du Bon Père et de tous nos petits enfants. Dans la nuit de jeudi à vendredi, j'avais envoyé un homme à cheval qui devait arriver le soir même en Belgique. J'avais résolu cet envoi jeudi, quand M. Brodier m'avait parlé de péritonite. Plus tard, j'avais regretté cette mesure précipitée. Puis je m'en étais applaudi. C'est ainsi que mon cœur, dans une même heure, passait par toutes les phases les plus opposées. Enfin Jules et Euphémie arrivèrent avec leurs enfants et Julien, vers sept heures du soir ; ma femme les vit avec grand plaisir. Ils nous apprirent que le Bon Père ne pouvait être là avant dimanche (lendemain).

A 8 heures du soir vient M. le docteur Galliet, qui examina longuement la malade. Il nous déclare, en partant, que la situation ne s'est pas aggravée, et il autorise Jules et sa femme à partir pour Boulton, le soir même. Entre neuf et dix heures du soir, tout à coup Gabrielle ressent à la ceinture des douleurs violentes qui lui font pousser des cris déchirants. Elle si faible, si anéantie toute la journée, elle retrouve tout à coup l'énergie d'autrefois dans ses plaintes. Elle offre toujours ses souffrances au Bon Dieu, mais elle s'écrie parfois dans l'excès de sa douleur : « Mon Dieu la souffrance est au-dessus de mes forces ; il vaudrait mieux mourir que de continuer à souffrir ainsi. »

Vers dix heures survient un peu de repos, puis tout à coup les douleurs reprennent leur intensité. Cette crise terrible dure jusqu'à une heure du matin. C'était pour moi un spectacle affreux. La souffrance lui procurait une sueur abondante ; tout son corps était comme un feu. Et j'étais là, lui embrassant les mains, essayant de la soulager ; mais impuissant, je ne pouvais l'apaiser qu'en lui montrant la Sainte Face : Dieu qui a tant souffert pour nous ; en lui faisant baiser la

11. Les collèges étant fermés à cause de la guerre, nous faisons construire à côté des Frères un petit pensionnat pour nos enfants. Le Frère Armand en fut le Supérieur. Les aménagements de cette maison intéressaient beaucoup la malade.

Croix et une relique de la vraie Croix. Et elle cessait de se plaindre, elle redisait ses paroles d'amour au Sacré-Cœur de Jésus : « Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de moi. Mon Dieu, je vous offre mes souffrances en union avec les souffrances que vous avez supportées pour nous sur la terre. Mon Dieu, je vous offre ma vie pour l'expiation de mes péchés et des péchés de mes enfants. » J'étais brisé : et cependant je ne voulais pas que ma Gabrielle soupçonnât mes larmes ni que ma voix trahît mes sentiments.

Enfin, vers une heure du matin, le mal paraît cesser, il survient un demi-sommeil attribué à l'opium que nous lui donnions chaque demi-heure, pendant sa crise. J'étais anéanti ; je reste encore une demi-heure ; puis, son calme continuant, je la quitte après l'avoir remise entre les mains du Bon Dieu ; la Sœur Vincent la veillait.

Vers 2 heures 1/2 : Ma Sœur, dit la malade, j'ai peur. »

— « Pourquoi, Madame ? Vous savez bien que vous vous êtes réfugiée dans le Sacré-Cœur de Jésus, et que tout à l'heure encore vous disiez à M. Léon que vous offriez tout à Dieu, même votre vie. »

— « Oui, ma Sœur, mais la nature est là. »

Vers 3 heures 1/2 du matin, Sœur Vincent appelle ma femme qui ne répond pas. Elle ne paraissait cependant pas dormir, ses yeux étaient ouverts ; il régnait dans la chambre une obscurité qui n'était amoindrie que par une veilleuse voilée ; parce que, depuis plusieurs nuits, la malade ne pouvait supporter aucune lumière. La Sœur s'épouvante. Elle allume une bougie et voit avec effroi le visage de la malade très changé. Elle m'appelle j'accours terrifié ; nous nous approchons du lit ; mais les progrès sont effrayants, la mort arrive à grands pas. La Sœur affolée sonne violemment pour faire venir tout le monde. On ne vient pas : je cours éveiller les enfants et Albert, tandis que cette sonnette toujours agitée me glace d'épouvante. Nous arrivons tous dans la chambre, désespérés, en proie à la plus violente terreur.

Elle respire quelques instants encore ; cette respiration n'a rien de commun avec le râle ordinaire..... puis le silence, l'affreux silence !!... Son visage pâle n'a aucune contraction, elle paraît reposer ; la sueur brûlante de la nuit baigne tout son corps. Je croyais à une faiblesse, la Sœur m'en dissuade. Moment terrible dont le souvenir seul me fait peur.

Quels desseins avez-vous donc, ô mon Dieu, en m'enlevant ma Gabrielle !... Puisque vous le voulez, je consens à mourir à la terre, mais mes enfants !!... Ma première pensée est pour maman, qui a soigné sa fille comme une mère seule peut le faire : sa santé est délicate, et je craignais. Je la détermine, non sans résistance, à retourner à Reims, aussitôt notre messe du matin.

Je fais chercher Jules et sa femme qui étaient à Boulton auprès du pauvre M. Petit (on avait enterré M^{me} Petit le 13 octobre) : ce fut un coup de foudre pour eux.

Euphémie était aussi triste de la mort de Gabrielle que de la mort de sa mère !

Ernest, mon frère bien-aimé, nous arrive à 2 h. 1/2, malgré son état et la défense du médecin.

Le Bon Père descend de voiture vers 6 heures du soir avec Maria, Gabrielle, Léon et l'institutrice. Hélas ! il était trop tard ! Nous les avons conduit dans la chambre d'Ernest, où on avait transporté le corps de ma bien-aimée... Elle reposait là, les mains jointes, tenant le Crucifix, ses chapelets et ses livres chéris.

Toute la journée du dimanche et du lundi, nous sommes restés auprès du corps de notre Gabrielle, goûtant l'amère douceur de contempler ses traits qui allaient pour toujours nous être cachés.

Enfin le corps est enfermé dans le cercueil et porté à cette chère petite chapelle où elle a si souvent et si bien prié. Je l'y ai suivi, et je trouvais encore une consolation à passer mes heures auprès d'elle et du bon Dieu. Le Sacré-Cœur dominait son cercueil et montrait la

source de toute consolation à ceux qui voyaient à ses pieds la source amère de leur douleur.

Le mardi matin, vous avez dit la messe, ainsi que notre aumônier et M. le curé d'Isles, auprès du corps de notre sainte. Beaucoup de Mères chrétiennes ont voulu communier ce jour-là pour leur Présidente ; leur piété m'a bien touché, et je suis certain que leurs prières auront été d'un grand poids auprès du Bon Dieu.

Enfin le corps est descendu dans le caveau. J'ai compris alors que c'est une nouvelle douleur de se séparer de ces restes, qui semblent nous laisser une certaine présence de ceux que nous pleurons.

Mes frères avaient donné des ordres pour qu'à deux heures je pusse encore dire un dernier adieu à ma Gabrielle. A genoux sur la dalle, penché sur la pierre qui allait la recouvrir, la main sur la tombe qui me semblait chaude encore de son corps, j'ai goûté, grâce à leur affectueuse prévoyance, une dernière douceur dont je les remercie.

Mon Dieu, que de choses j'ai encore apprises dans ces jours de chagrin !

Nous nous étions bâti notre nid sur la terre, comme si nous devions toujours y demeurer. L'amour et l'union avaient fait du Val-des-Bois un véritable paradis dont Dieu n'avait pas été banni, — oh ! non ! Mais enfin il y avait d'autres affections profondes et douces à mon cœur. Dieu a soufflé sur ces demeures que nous pensions solides, et il s'est trouvé que la feuille sèche des bois n'est pas plus légère : le paradis s'est envolé.

Que la volonté de Dieu soit bénie !

Avec l'aide de vos bonnes prières, mon très cher Père et des prières de tous ceux qui ont pour nous quelque affection, nous essaierons de rebâtir une autre demeure : mais cette fois non seulement Dieu y sera, mais Il y sera seul, et tout le reste y sera en Lui et pour Lui. Mes chers enfants, le Bon Père, toute ma famille si affectueuse pour moi, et notre grande famille ouvrière, tous y seront aimés en Jésus et pour Jésus, tandis que Jésus y sera aimé pour Lui seul. Tels

sont les projets et les désirs qu'a fait naître en mon cœur la terrible épreuve que Dieu m'a envoyée.

En priant pour celle qui nous a quittés, demandez ardemment au Bon Dieu qu'il me donne le courage et la vertu, afin que nos projets et nos désirs deviennent des réalités.

Car Dieu seul est un appui.

Dieu seul est un ami fidèle.

Parmi les autres amis, plusieurs nous oublient, quand ils n'ont plus besoin de nous ; d'autres nous trahissent.

Ceux qui nous restent font-ils notre consolation, nous appuyons-nous sur eux ?

La mort arrive ; ce que nous avons pris pour un chêne n'était qu'un roseau brisé au moindre vent !

Nous ne pouvons vivre sans amis !

Que Jésus soit donc notre premier ami.

Aimons-le pour Lui-même, aimons en Lui et pour Lui nos amis et nos ennemis.

Croyez, mon très cher Père, aux sentiments les plus affectueux de votre tout dévoué,

Léon Harmel.

Lettre du Bon Père Léon Harmel à ses enfants sur les derniers instants de Marie-Joseph-Julie-Gabrielle Harmel

Née au Val-des-Bois, le 22 janvier 1865, mariée le 10 septembre 1887 avec M. Gabriel Ardant, retournée à Dieu le 23 juillet 1888, précédée par sa fille, Marie-Marcelle.

Val-des-Bois, 2 août 1888.

Fête de la Portioncule, saint Alphonse de Liguori.

Mes bien-aimés Enfants,

Vous attendez de votre père quelques lignes sur les derniers instants de votre sœur Gabrielle.

C'est une douce consolation pour moi de répondre à vos désirs. C'est contenter mon cœur que de parler d'elle. J'entends encore ses paroles si tendres ; je vois encore ses beaux yeux noirs, semblables à ceux qui ont été si longtemps comme le soleil de ma vie, ceux de ma mère bien-aimée.

Ainsi qu'il arrive souvent avant les grandes catastrophes, la divine Providence avait fait précéder cette semaine d'angoisses de deux mois de bonheur. Mes enfants étaient arrivés au Val le 4 mai ; ma maison étant remplie de malades, ils avaient reçu chez Félix l'hospitalité la plus affectueuse, la plus parfaitement fraternelle qui se puisse imaginer. Gabrielle était heureuse de se retrouver au pays natal, de respirer sous les ombrages de nos jardins, et son cœur jouissait à la fois de son délicieux mari et de la famille.

G. Ardant voyageait aux environs pour ses affaires et revenait souvent. Du 26 mai au 10 juin, il alla faire ses treize jours, comme officier de réserve, à Limoges ; puis il resta ici avec sa femme jusqu'au 19 juillet.

Que de beaux projets formait le jeune ménage dans ses longues promenades en tête à tête ! Combien le petit ange attendu occupait les cœurs et les imaginations ! On ne lui préparait pas seulement l'accueil

de l'amour, mais aussi celui de la grâce. Les parents chrétiens veulent que le petit enfant trouve dans son berceau les trésors divins, plus sûrs et plus précieux que ceux de la terre. Dans ce but, nos deux Gabriel faisaient souvent la sainte communion dans notre petite chapelle, et on sentait chez Gabrielle une ascension vers Dieu, comme si elle eût pressenti qu'elle devait faire provision de forces surnaturelles pour les jours qui se préparaient.

Lundi matin, 16 juillet, son mari partit pour un court voyage (Chaumont et Langres). Je le conduisis à la gare et je revins consoler ma chère Gabrielle, pour qui les séparations les plus courtes étaient bien sensibles. Nous avons parlé de l'absent, et ensemble nous avons exprimé à Notre-Dame de l'Usine notre reconnaissance : « Mon cher mari a réalisé mon idéal, je l'aime de plus en plus, je suis fière de lui. Quel privilège d'avoir un tel père pour mes enfants ! » Et nous nous cautions de la petite maison de Paris, de ce foyer où mon cœur trouvait, avec l'amour de mes biens-aimés enfants, une fidélité aux traditions qui avaient formé comme un second Val-des-Bois, comme un second paradis. Le paradis n'est-il pas partout où l'on s'aime sous le regard de Dieu ?

Mais, dès mardi, il faut envoyer une dépêche à Chaumont ; notre cher voyageur n'a pu rentrer que dans la nuit de mardi à mercredi. On peut dire que la maladie qui a emporté ma fille a commencé ce premier jour ; la fièvre est venue et ne l'a plus quittée.

Félix et Marthe avaient cédé leur chambre à coucher et la chambre voisine, pour se retirer à l'étroit, à côté, après avoir envoyé leurs enfants chez Maurice. Cette décision généreuse, toute spontanée, a beaucoup touché le jeune ménage, et nous a permis une installation très large, rendue bien utile par les événements. Pour moi, je remercie Dieu, qui a donné à plusieurs d'entre vous l'occasion de rendre service à votre sœur. Car, vous le sentez tous, n'est-ce pas, mes biens-aimés ? il vaut mieux donner que de recevoir, et les sacrifices où nous entraîne l'amour de la famille sont, pour ceux qui les font, des

trésors de bénédictions, des sources de récompenses même temporelles.

Vous n'attendez pas de moi le récit détaillé de ces nuits et de ces jours d'angoisse, que j'ai eu la consolation de passer auprès de ma chère Gabrielle avec son mari. Sa tendresse pour tous deux trouvait des appellations délicieuses, que le son de sa voix rendait plus touchantes encore. Notre-Dame de l'Usine, constamment invoquée, venait visiblement à son secours, pour lui rendre un courage toujours nouveau. Quand elle s'assoupissait, sa main était dans la mienne ou dans celle de son mari, et quand elle s'éveillait, son regard parlait un langage intraduisible.

Je vous ai dit comment la petite Marie-Marcelle, après nous avoir donné les joies de l'espérance, s'est envolée au Paradis le jeudi, à 6 h. 1/2 du matin, munie du sacrement de baptême. Je vous ai conté l'enterrement de l'enfant qui avait comme un reflet de la procession des

anges¹². La jeune maman, si heureuse d'avoir enfin le trésor d'amour qu'elle avait tant souhaité, demandait souvent à voir sa fille. Il fallait la tromper par mille ruses. Elle n'était qu'à moitié rassurée, et je verrai longtemps ses grands yeux noirs promener sur chacun un regard interrogateur qui perçait l'âme. Plusieurs fois elle a été sur le point de tout découvrir.

Cependant les heures et les jours s'écoulaient, apportant tour à tour de nouvelles inquiétudes. Il fallait paraître souriant durant cette semaine si longue, si longue que la pendule semblait s'attarder à dessein, comme pour nous faire savourer nos douleurs. Nous avons fait venir samedi un célèbre spécialiste de Paris ; un docteur très estimé

12. *Val-des-Bois, 19 juillet 1888.*

Mes bien-aimés Amis,

Ce matin, notre chère Gabrielle nous a donné une enfant, *Marie Marcelle*. Mais, hélas ! arrivée à 1 h. du matin, déjà elle nous quittait à 6 h. 1/2. Elle est partie pour le ciel, sans avoir pu recevoir les baisers de sa mère, mais du moins munie du sacrement de Baptême. Son corps, exposé dans le salon de Félix depuis le moment de sa mort, a été visité par la famille et par beaucoup de nos ouvriers ; il était si beau, sur son petit lit, sa belle petite bouche entrouverte, reproduisant à la fois les traits de sa maman et ceux de son papa dont il avait les noirs cheveux.

A 5 heures, le corps part de la chapelle pour l'église et le cimetière. Une procession est organisée par nos Sœurs avec des enfants tenant des oriflammes, de petites filles couronnées de fleurs qui portent ou entourent le corps ; tout s'allie avec les chants de l'Église, pour donner à cette tristesse un reflet du ciel. — Pendant ce temps, la belle petite âme s'est envolée auprès de Dieu. Les chœurs des Anges ont chanté les gloires de son baptême, et l'ont accueillie avec de joyeux alleluia.

Le pauvre père est bien désolé ; la mère ignore tout, son état ne permettant pas de lui faire rien connaître. Voilà une grande tristesse pour la nature, qui est illuminée merveilleusement par la foi. Fonder une famille est la grande œuvre humaine ; en placer les premières assises au ciel, n'est-ce pas être assuré d'une protection divine sensible ? Et ce petit ange ne sera-t-il pas toujours là auprès de son papa et de sa maman pour les protéger ; plus tard, auprès de ses frères et sœurs, pour les guider au splendide séjour, où il est entré sans avoir contracté aucune souillure de la terre ?

Priez pour les jeunes parents, afin que tous deux trouvent dans leur foi si vive l'adoucissement de leur tristesse.

Tous ici se joignent à moi pour vous envoyer nos meilleurs embrassements,

Léon Harmel.

de Reims venait chaque matin, et le médecin de l'usine, M. Brodier, qui n'a cessé d'être plein de sollicitude active pour notre malade, venait deux et trois fois par jour. Ces messieurs nous ont toujours donné de l'espoir, et ils n'ont prévu qu'un danger éloigné.

La Sœur Henriette (de la Maternité de Lille, qui était là depuis la fin du mois de juin) était seule toujours alarmée, et nous faisait constater les progrès du mal qui n'a jamais reculé.

Nous devons une grande reconnaissance à cette Sœur, non pas seulement pour les soins délicats et le dévouement infatigable dont elle a entouré notre chère malade, mais surtout pour son intelligente prévoyance, qui a permis à Gabrielle de se préparer à la mort, et à nous tous d'avoir eu la consolation d'assister à ses derniers moments.

Dans les heures de calme, nous causions du Bon Dieu, de Notre-Dame de l'Usine, et de ma mère. Car j'étais frappé de l'étonnante ressemblance des yeux de Gabrielle avec ceux que j'ai tant aimés, et je lui disais : Les yeux de ma mère sont toujours restés pour moi l'emblème de la bonté divine. Pour un sourire de ces yeux-là, j'aurais traversé l'eau et le feu sans demander d'autre récompense. Le Bon Dieu, qui est une maman plus tendre encore que la meilleure des mamans, le Bon Dieu s'est fait Homme afin que nos sacrifices pussent être récompensés par le sourire de ses yeux et le battement plus précipité de son cœur. Remercions-Le donc de nos souffrances, offrons-les en union avec les siennes, et réjouissons-nous de la joie que notre amour Lui donne. — Et ma chère Gabrielle, avec une voix pleine d'ardeur, unissait ses souffrances à celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les offrant par les mains maternelles de Notre-Dame de l'Usine.

A chaque heure du jour et de la nuit, nous appliquions, sur le corps de notre chère malade, des serviettes qu'on avait fait toucher à la statue de Notre-Dame de l'Usine.

Tout récemment, deux jeunes femmes, appartenant à la famille ouvrière et très gravement malades, avaient été guéries par ce moyen..

Plusieurs fois, votre sœur en a ressenti un soulagement réel immédiat ; elle disait alors : « Notre-Dame de l'Usine, ma famille vous appartient, nous voulons consacrer notre vie à vous glorifier. » — Nous récitons les Litanies, en ajoutant à chaque invocation : « Notre-Dame de l'Usine, achevez votre ouvrage. » Nous ne savions pas ce que nous demandions, car aujourd'hui, à travers nos larmes, nous sentons que la sainte Vierge nous a exaucés : elle a achevé son ouvrage, en perfectionnant cette belle âme, et en emportant ce trésor dans les parvis de la gloire et du bonheur.

Une neuvaine commençait le vendredi 20 juillet, à 6 h. 1/2 du soir ; la chapelle de l'usine se trouvait trop petite pour contenir la foule des ouvriers et des ouvrières qui venaient demander grâce à Notre-Dame de l'Usine ; le samedi soir, il y avait même foule.

Le dimanche, la maladie continuant à s'aggraver, nous nous décidons à faire recevoir le Viatique à notre chère Gabrielle. Elle accepte notre demande avec la simplicité, la grandeur d'âme et l'esprit d'abandon qui furent le caractère particulier de cette courte maladie. Elle était digne de porter le nom de sa mère, de celle qui nous a quittés, vous savez dans quels sentiments de générosité héroïque. Oui, elle était vraiment Gabrielle. Jusqu'à la fin, elle a conservé sa présence d'esprit ; jamais un murmure, toujours une foi admirable, une élévation d'âme qui lui faisait accepter les plus grands sacrifices, comme les plus grandes douleurs, avec un naturel qui dissimulait l'effort. Et cependant, combien n'avait-elle pas d'attache à la vie ? Tout lui souriait : son petit ménage était un paradis ; elle rencontrait dans sa nouvelle famille et parmi les amis de son mari la même affection que parmi les siens ; la maternité était pour elle le sommet du bonheur. Il fallait arracher son cœur à toutes ces espérances, à toutes ces joies, pour le jeter tout entier dans le cœur de Notre-Seigneur. Elle n'a pas hésité un seul instant, et quand Notre-Seigneur Jésus-Christ est entré vers 4 heures 1/2, elle lui a tout donné, tout sacrifié, sans verser une larme de regrets.

Je lui ai fait faire sa préparation, ensuite son action de grâces, et elle répétait souvent d'elle-même : « Oui, je fais volontiers mon sacrifice. Mon Dieu, je suis à vous, je vais à vous, je vous aime de tout mon cœur. »

Vers 7 heures du soir, le dimanche, ma sœur Henriette nous fait appeler. Gabrielle avait une crise qui pouvait être fatale. Toute la famille présente au Val-des-Bois se trouve bientôt réunie dans la chambre où le Père aumônier administre l'Extrême-Onction.

Nous assistons alors à la scène la plus touchante, où les consolations surnaturelles se mêlent aux douleurs poignantes dont nos cœurs sont remplis.

Après une lutte de quelques instants entre la nature et la grâce, Gabrielle prend énergiquement son parti et se prépare franchement à la mort. Elle demande pardon à chacun, réprouvant hautement ce qu'elle a pu dire ou penser de contraire à la charité, et par conséquent à l'union de famille ; chacun l'embrasse en pleurant, et l'assure de son pardon et de son amour. — Oui, dit-elle vous me pardonnez, mais c'est Dieu qui doit pardonner. Elle demande le confesseur, lui dit à l'oreille ce qui inquiète sa conscience délicate, puis demande l'absolution. Pendant un certain temps, elle reste sous l'empire de la terreur du jugement de Dieu. Elle s'effrayait surtout des médisances et des paroles désobligeantes pour le prochain qu'elle avait pu se permettre. — J'ai fait beaucoup de péchés. — Mais tu as du regret ? — Oui, je me repens, mais je n'ai pas la contrition parfaite ; ce n'est pas par amour de Dieu, c'est la crainte de la mort. — Cela suffit avec l'absolution.

— Irai-je au ciel ?

— Oui, tu iras.

— Vous le croyez ?

— J'en suis sûr.

— Eh bien, je ne puis le croire.

— Mais tu as la volonté de croire, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je ne puis.

— Tu aimes bien ton papa, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, mon bon petit papa.

— Eh bien ! il faut avoir bien plus confiance au bon Jésus, qui t'aime encore plus que je ne t'aime. Répète : Mon Dieu, je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime de tout mon cœur.

Tu vas voir notre Jésus, ce bien-aimé Jésus qui est venu tout à l'heure dans ta poitrine, et qui est maintenant dans ton cœur. Tu vas voir ta petite fille, elle est montée au ciel pour t'attendre.

— Ah ! elle est morte, vous ne me l'aviez pas dit. Quel bonheur de la retrouver ! — Et son visage s'illumine ! Tu vas voir ta maman qui viendra au devant de toi avec Notre-Dame de l'Usine. C'est la sainte Vierge qui te présentera au Bon Dieu.

Et nous suivions dans son âme le travail de la grâce ; aux terreurs du jugement succèdent les douceurs de l'amour :

« Mon sacrifice est bien dur ! J'étais si heureuse ! mais je le fais de tout mon cœur. »

Enfin elle s'écrie avec transport : « Notre-Dame de l'Usine, venez me chercher, je vous attends. » Se tournant vers son mari, elle lui exprime en termes touchants son amour profond, elle le remercie du bonheur qu'il lui a donné, bonheur si court ! Puis, s'adressant à moi et à ses frères :

« Bon Père, je vous confie mon mari, il sera votre fils ; Félix et Maurice, il sera votre frère ! Et toi, mon chéri, sois bien pieux, communie souvent, afin de nous retrouver au ciel. Je veillerai sur toi, Gabriel, ne pleure pas comme cela ; regarde comme je suis calme maintenant. Faites dire beaucoup de messes pour moi. »

Ses adieux faits à la famille, Gabrielle concentre toutes ses pensées sur le ciel. « Mon Dieu, je vous offre ma vie pour l'expiation de mes péchés, de ceux de mon mari et de ma famille, pour le salut des ouvriers et pour l'Eglise. — Notre-Dame de l'Usine, comme vous vou-

dre. — Mon Dieu, je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime de tout mon cœur.

« Notre-Dame de l'Usine, guérissez-moi si vous voulez ; si vous ne voulez pas, venez me chercher.

« Mon bon papa, continuez à me parler ; n'arrêtez pas, vous me faites tant de bien ! Et vous tous, priez toujours, que j'entende vos prières ! » Tout le monde récite le *Chapelet*.

Les fenêtres ouvertes permettent de nous entendre sur le chemin, au-delà du jardin, car nous parlons très haut ; il est neuf heures du soir ; un groupe important d'ouvriers se met à genoux sur le chemin et prie avec nous. La chapelle est remplie depuis le commencement de la nuit ; les jeunes filles prient pour leur ancienne Présidente. Elles ont demandé à passer la nuit devant le Tabernacle ; elles n'ont quitté la chapelle qu'à onze heures du soir.

Les Sœurs de l'usine (Sœurs servantes du Cœur-de-Jésus de Saint-Quentin, chargées des écoles et de la visite des malades) se sont succédé toute la journée à la chapelle, afin que les supplications ne cessent pas auprès du Sacré Cœur.

Sans doute votre maman assistait du haut du ciel à cette scène touchante, et les anges étaient dans cette chambre si pleine de chagrin et en même temps de consolation. Gabrielle reste toute occupée de la joie de voir son Dieu et des enivres du sacrifice volontaire. Enfin, vers 10 h. 1/2 du soir, la crise cesse ; la Sœur dit à la malade : « La crise est passée, vous allez vous reposer, on va vous laisser ; il faut demander votre guérison, puisque je sens que vous allez éprouver du mieux. » Gabrielle alors, élevant vers le ciel des yeux qui m'apparaissent vraiment inspirés, s'écrie : « Quel dommage ! on est si bien avec Jésus ! »

M. Brodier arrive et veut bien rester avec nous toute la nuit. La faiblesse continue, la malade ne veut pas que nous la quittions : « Mon bon petit papa, ne vous en allez pas, vous ne seriez pas là quand je mourrai. »

L'aumônier, le médecin, la Sœur, Gabriel et moi, nous passons la nuit auprès d'elle.

Vers onze heures du soir, sentant une faiblesse, elle s'écrie :

— Ma Sœur, je meurs, c'est fini.

— Mais, Madame, il ne faut pas avoir de pensées semblables.

— Pardon, ma Sœur ; après tout, je suis prête, comme le Bon Dieu voudra.

Comme on l'excitait à demander sa guérison : « Notre-Dame de l'Usine, si vous voulez me guérir, je veux bien ; ou si vous voulez que je meure, merci encore ; cela m'est égal, c'est comme vous voudrez. »

Vers neuf heures du matin, elle a dit à Mme Félix : « Marthe, j'ai beaucoup de choses à te dire, mais je ne puis pas ; » et elle met la main sur son cœur en la regardant avec un sourire d'amour. Un peu plus tard : « Marthe, je voudrais t'enlever au ciel avec moi ! »

A Félix, vers onze heures :

— Pourquoi ne viens-tu pas ? tu ne sais donc pas que je vais mourir ?

— Mais non, ma chérie, il faut avoir confiance en Notre-Dame de l'Usine.

— Non, c'est fini et je suis prête.

Et ce n'était pas une imagination ; elle nous signalait tour à tour les indices de la mort qui s'emparait petit à petit de son corps, les extrémités qui se refroidissaient, la poitrine qui s'encombraait, le hoquet qui commençait. Elle en parlait avec un abandon parfait qui éloignait d'elle toute manifestation de tristesse et lui faisait dire doucement à son mari : « Mon chéri, ne pleure pas, tu m'enlèves mon courage. » Elle a regardé la mort en face, et, dans ses recommandations, elle a tout prévu, tout réglé. Elle a répété plusieurs fois : « Quand j'expire-rai, qu'on me donne une dernière absolution. »

Vers deux heures, elle dit à la Sœur : « Ma Sœur, je prierai le bon Dieu pour vous, je lui demanderai de vous donner une mort aussi douce que la mienne. — Ma Sœur, j'ai été ici comme au paradis. »

Vers trois heures et demie, la sœur fait appeler tout le monde, jugeant le moment venu. Gabrielle avait bien recommandé qu'on ne la laissât pas mourir sans ses frères et sa famille.

Elle dit à son mari : « Mon petit chéri, c'est fini, je meurs, je t'ai beaucoup aimé ; je t'aime beaucoup, je prierai pour toi. » A ses frères : « Je meurs en paix ; soyez tous bien pieux, pour nous retrouver ensemble ! Que la volonté de Dieu soit faite ; je le remercie de la mort qu'Il m'envoie. »

Puis, la faiblesse augmentant, sa parole devient inintelligible et bientôt cesse ; mais son regard et ses lèvres témoignent qu'elle s'associe aux prières des assistants et aux exhortations qui lui sont faites. Enfin, à 4 h. 20, le prêtre lève la main pour lui donner la dernière absolution, et elle s'éteint doucement, sans secousse.

Nous venons, tour à tour, embrasser ce visage encore tout baigné des sueurs de la mort, mais dont la sérénité exprime la paix des élus ; puis nous allons demander à Dieu la force de supporter notre épreuve. A 6 h. 1/2 du soir, les ouvriers assistent aux vêpres des morts à la chapelle, puis viennent prier auprès du corps, qui reste exposé dans le salon de Félix, transformé en chapelle ardente. Mardi soir, le cercueil est transporté processionnellement à la chapelle. Il est surmonté d'un tableau où se détachent les mots si souvent répétés par notre chère Gabrielle : « Notre-Dame de l'Usine, venez me chercher, je vous attends. »

Le lendemain on célébrait la messe de saint Jacques, patron de mon père ; près de 300 ouvriers et ouvrières font la communion avec la famille pour la défunte. »

Jeudi, c'était la messe de sainte Anne, patronne de ma mère, puis l'enterrement à la paroisse au milieu d'un grand concours. Au cimetière, le Président ouvrier prononce le discours suivant :

« Très regrettée Madame,

« Au nom des membres de la corporation chrétienne du Val-des-Bois que vous avez tant aimés, je viens vous dire un dernier adieu.

« Les jours de tristesse et de deuil se sont succédé avec une effrayante rapidité. Quand, il y a huit jours, nous accompagnions à cette même tombe votre chère Marcelle, nous ne pensions guère qu'elle allait vous préparer une place au milieu des anges, ses frères. Vous l'avez retrouvée dans ce beau ciel, pour lequel vous avait formée l'éducation profondément chrétienne que vous avez reçue, et les exemples admirables de foi de notre bien-aimé bon Père, dont la parole vous a soutenue avec une indomptable énergie jusqu'à votre dernier soupir.

« C'est avec angoisse que la famille ouvrière a suivi les progrès de ce terrible mal. Dimanche soir, un grand nombre d'entre nous, réunis autour de la maison où vous étiez sur votre lit de souffrance, s'associaient aux prières et s'unissaient aux vœux et aux instances des parents en larmes. »

« Ces démonstrations spontanées n'étaient que l'écho des sentiments d'amour et de fraternité chrétienne qui, dans la grande famille du Val-des-Bois, rendent communes les peines et les joies.

« Quels souvenirs que ceux de l'héroïsme et de l'abnégation de vos derniers instants, Madame ! Vos yeux presque éteints se tournaient avec sollicitude vers votre famille en prières ; vos lèvres ne murmuraient que des paroles de résignation et d'amour de Dieu : Notre-Dame de l'Usine, venez me chercher, je vous attends ; j'offre ma vie pour le salut des ouvriers. »

« Nous retiendrons fidèlement de tels enseignements, et ils porteront parmi nous des fruits abondants de résignation et de générosité chrétienne. Ils resteront la consolation de votre mari.

« Notre Maître, Jésus-Christ, vous a traité, cher Monsieur Ardant, comme il a traité notre Bon Père. Il vous envoie la plus grande et la plus douloureuse des épreuves. Mais vous puiserez dans votre foi l'énergie nécessaire pour la supporter chrétiennement. Vous trouverez un adoucissement dans l'affection de vos frères, dans l'admiration et, je puis le dire, dans l'auréole de sainteté qui entoure cette tombe.

« Au moment de mourir, Madame Ardant répétait : « Je suis si bien avec Jésus ! » C'est cette dernière parole que je vous adresse à vous, Madame, avec une invincible espérance et comme un dernier adieu :

« On est si bien avec Jésus ! »

.....
.....

Et maintenant, mes bien-aimés enfants, que me reste-t-il à vous dire ?

Nous lui demanderons ses prières, afin que nous ayons une mort comme la sienne. Elle nous a donné un grand exemple de générosité. La mort l'a surprise à l'instant de sa vie où toutes les joies, toutes les affections et toutes les espérances étaient accumulées sur son cœur. Et cependant, sans hésitation, avec une simplicité qui réhausse le caractère héroïque de sa détermination, elle a tout sacrifié, tout abandonné, non seulement sans murmure, mais même sans témoigner de regret.

Votre maman, dans un autre genre, vous a donné, elle aussi, un exemple semblable, et quand, chaque année, en famille, nous relisons le récit de ses derniers instants, nous sentons naître en nous des sentiments plus élevés et plus généreux.

Relisez aussi cette lettre de temps en temps, et, en priant pour celle que nous pleurons, demandez-lui d'être tout au bon Dieu.

Recevez, mes bien-aimés enfants, mes plus tendres embrassements.

Léon Harmel.

Testament du Bon Père Jacques-Joseph Harmel

Né le 23 mai 1795, pieusement endormi dans le Seigneur le lundi 3 mars 1884, à cinq heures du soir, au Val-des-Bois, entouré de ses Enfants, Petits-Enfants et Arrière-Petits-Enfants.

Il est mort comme il a vécu, dans la paix, la foi et l'amour du prochain.

Mes chers et bien-aimés Enfants et Petits-Enfants,

Je veux mourir dans la Foi catholique, apostolique et romaine. J'offre ma mort en expiation de mes fautes passées, et je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous bénir comme je vous bénis moi-même avec amour.

Quand vous lirez ces lignes, je ne serai plus au milieu de vous. Vous savez combien je vous ai aimés ; je n'ai vécu que pour vous et par vous, et tout mon bonheur terrestre a été dans l'amour dont vous m'avez entouré.

La dernière pensée de ma vie sera encore pour vous, et je veux que ce testament en soit pour vous tous la dernière expression.

Gravez donc dans votre cœur les dernières volontés de votre père, et que le souvenir ne s'en efface jamais de votre mémoire.

Quand je ne serai plus, votre premier soin sera de prier et de faire prier pour moi. Le Dieu devant lequel j'aurai paru, quand vous lirez ces lignes, est un Dieu infiniment saint, pour lequel la moindre souillure est une tache. Je désire que pendant trois mois vous fassiez dire au moins trois messes par jour pour moi. Pendant les deux années qui suivront, vous ferez dire chaque jour une messe à la même intention.

En priant pour moi, je veux qu'on prie en même temps pour votre mère, qui en a peut être encore besoin. Le souvenir de votre père et de votre mère, ne doit jamais être séparé dans votre pensée. Souvenez-vous aussi de mes parents et de ceux de votre mère, et que si

Dieu, dans sa justice miséricordieuse, leur a laissé quelque chose à expier, vos prières achèvent leur délivrance.

Rappelez souvent à vos enfants que mes pères m'ont transmis un nom sans tache : qu'ils le transmettent à leur tour dans son intégrité à leurs descendants. Que la plus délicate loyauté préside toujours à vos opérations : il vaut mieux perdre loyalement que de gagner en transigeant avec sa conscience.

Aidez-vous les uns les autres ; soutenez de vos conseils celui qui serait dans une mauvaise voie, et de votre fortune celui qui serait malheureux.

Gardez précieusement l'héritage de simplicité que je vous ai laissé. Le luxe ruine les familles, souvent les désunit, et offense Dieu. Ne prenez donc pas exemple sur les personnes du monde, pour lesquelles le succès est le commencement d'une vie d'ostentation où leur vanité cherche une vaine satisfaction. Que le ton de votre maison et de vos habitudes soit simple et toujours bien en dessous de votre position. Qu'il règne dans votre vie et dans votre ameublement une certaine austérité qui sied mieux à des chrétiens. Je ne saurais trop insister sur ce point : en agissant ainsi, *vous habituerez vos enfants à cette vie simple qui est la garantie des bonnes mœurs et de la prospérité*. Les enfants imitent tout ce qu'ils voient, et si les parents vivent dans la simplicité, ils les imitent.

Dans notre temps, le luxe est une pente qui nous entraîne, même à notre insu. C'est un courant d'idées, une atmosphère qu'on respire, dont on se pénètre petit à petit. Tout dans le monde nous prêche le luxe et nous y porte ; on en a presque fait une vertu. Aussi, mes chers enfants, je veux que vous vous raidissiez contre ce courant funeste ; vous aurez la mesure de votre simplicité si le monde trouve que vous êtes trop simples.

En agissant ainsi, vous serez toujours dans l'aisance, *vos enfants contracteront de meilleures habitudes*, et vous n'oublierez pas les pauvres.

Travaillez énergiquement et avec prudence à conserver et à augmenter le patrimoine que j'ai eu tant de peine à acquérir. Souvenez-vous que, quand on est dans les affaires, on doit y être tout entier et non pas à moitié. N'entreprenez pas au-dessus de vos forces ; votre établissement est déjà très important ; parfois le succès fait faire des imprudences qui pèsent longtemps sur la famille et peuvent la ruiner. Les grands établissements donnent de grandes pertes quand il y a des moments difficiles ou un peu de relâche dans la surveillance. Restez donc dans de justes bornes, travaillez courageusement à faire produire ce que vous avez.

Mais en même temps, n'oubliez jamais que le salut est votre affaire capitale, la seule dont le succès soit nécessaire. Les biens de ce monde ne sont que néant ; la possession de Dieu est le seul bien qui ne trompe pas. Mettez donc toutes vos affaires industrielles et commerciales sous la protection de notre Père qui est aux cieux ; faites tout votre possible, et attendez tout de sa main. C'est Lui qui féconde le travail, comme c'est Lui aussi qui envoie les revers et les souffrances.

S'Il féconde votre travail, n'en concevez aucune vanité, et que vos pensées, vos paroles, n'en soient pas enflées ; car l'orgueil est la source de toutes les chutes, même sur cette terre ; il est la grande cause des fréquentes vicissitudes qui marquent notre temps. Si au contraire, malgré votre travail et votre économie, Il vous envoie des revers, acceptez sa sainte volonté sans murmurer, car sa volonté est toujours une volonté d'amour. S'il vous donne des succès, c'est afin que vous Le fassiez connaître autour de vous par vos bienfaits. S'Il vous envoie des revers, c'est afin que vous Le bénissiez dans l'infortune. Enfin, s'il vous envoie des afflictions, c'est afin que vous unissiez vos souffrances aux souffrances de sa Passion, et qu'ainsi vous acquériez des trésors inestimables.

Car pour Dieu qui est éternel, qu'est-ce que notre vie ? et qu'importe qu'elle ait été heureuse ou malheureuse, si nous gagnons le ciel pour l'éternité ? Même aux yeux des hommes, mes chers enfants,

combien la vie n'est-elle pas courte ! J'ai vécu plus de jours que beaucoup d'autres, et cependant ma vie a passé comme une ombre. Au seuil de l'éternité, je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas avoir souffert davantage pour Jésus-Christ.

Dans quelque position que vous soyez, aimez les pauvres. Si votre fortune s'augmente, rendez une partie de ce qui vous a été donné. Si vous êtes moins heureux, donnez moins. Mais heureux ou malheureux donnez-vous vous mêmes à vos frères souffrants. Le don de l'argent n'est rien si vous ne donnez votre cœur. La charité sera un puissant défenseur auprès du Dieu de la charité, et Il ne permettra pas que ceux qui l'auront pratiquée tombent dans les abîmes de l'enfer.

Que votre cœur ne soit jamais empoisonné par la haine ou l'envie. Pardonnez à vos ennemis, certains d'avance que vous pardonneriez toujours beaucoup moins que Dieu ne vous a pardonné à vous-mêmes.

Mais si c'était votre frère qui vous avait offensé, que ce soit une raison pour vous d'être plus affectueux, plus tendre pour lui. Malheur à celui qui garde rancune à son frère.

Que les enfants de mes enfants soient frères entre eux, et que l'union et l'affection existent dans tous leurs rapports.

Maintenez avec soin l'union de la famille ; ne regrettez jamais les sacrifices que vous ferez dans ce but. Dans la famille seule on peut trouver une affection véritable. Souvenez-vous du prix que votre mère et moi nous avons toujours attaché à cette union.

Rendez à tous ceux qui m'ont aimé l'affection qu'ils m'ont donnée.

Aimez nos chers ouvriers ; ils étaient mes enfants ; vous reprendrez ma paternité ; vous continuerez à les porter vers Dieu et à leur faire du bien.

Telles sont, mes chers enfants et petits-enfants, mes dernières recommandations ; votre amour m'est un gage qu'elles ne seront pas vaines pour vous. Vous les relirez de temps en temps ; en les relisant, vous penserez que votre père et votre mère vous attendent dans une

autre patrie, et que leurs bras sont ouverts pour recevoir tour à tour leurs enfants, leurs petit-enfants et arrière-petits-enfants.

Puisse le Père céleste vous voir toujours avec complaisance. Puisse Jésus-Christ, en descendant souvent dans vos âmes, y établir la piété et la pureté. Puisse le Saint-Esprit enflammer vos cœurs d'amour pour Dieu. Je supplie la très sainte Trinité de vous bénir comme je vous bénis de nouveau.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

HARMEL-TRANCHART.

Extraits du testament de Jacques-Ernest Harmel

Né à Rethel (Ardennes), le 30 avril 1830

Retourné à Dieu le lundi 28 septembre 1885.

Au nom de la Très Sainte Trinité, du Père, du Fils, du Saint-Esprit. Aujourd'hui, quinzième jour du mois de Décembre mil huit cent quatre-vingt-trois, sachant bien que Dieu peut m'appeler à Lui, sans que je connaisse l'heure qu'Il a choisie, je déclare en sa présence mes dernières volontés.

Je m'adresse aujourd'hui à ma famille bien-aimée et à chacun de ses membres en particulier, sans en exclure aucun de ma pensée. Je crois inutile de les nommer tour à tour ; ils savent tous que je les aime tendrement, depuis mon vénéré Bon Père jusqu'au plus jeune de mes neveux.

Je déclare que je meurs dans la Foi catholique, apostolique et romaine, et que je suis absolument soumis d'esprit et de cœur, non seulement à tout ce que la sainte Eglise nous oblige à croire, mais encore à tout ce qu'elle peut conseiller par la bouche du Vicaire infailible de Jésus-Christ.

La Très Sainte Vierge, Mère de Dieu, a daigné accorder à ma famille et à nos chers ouvriers un éclatant témoignage de sa protection. Après l'incendie de notre usine, arrivée le dimanche 13 septembre 1874, une statue de la Sainte Vierge, placée sur un modeste socle en bois, fut trouvée intacte avec les frêles dentelles en papier qui entouraient son humble piédestal. Le feu s'était arrêté là, respectant des bâtiments annexes où se trouvaient les machines préparatoires. Cela nous permit de conserver la plus grande partie de nos ouvriers, en occupant les femmes et les jeunes filles aux préparations, tandis que les hommes travaillaient sur des métiers loués dans une filature distante de quelques lieues.

Ce bienfait providentiel nous inspira une vive reconnaissance, et le 28 août 1875, le pieux et vénérable Archevêque de Reims, Monseigneur Langénieux, cédant aux prières de mon très aimé frère Léon, bénissait solennellement, dans la cour du Val-des-Bois, la première statue de la Sainte Vierge, sous le vocable de *Notre-Dame de l'Usine*. La cérémonie eut lieu en présence de tous les membres de notre famille, de nos ouvriers et de quatre cents membres du Congrès de Reims, prêtres et laïques invités à cette fête mémorable. Peu de temps après, ce titre nouveau fut approuvé en cour de Rome, et Notre Saint-Père Léon XIII l'a confirmé en instituant l'archiconfrérie de Notre-Dame de l'Usine, qu'il a enrichie d'indulgences et qu'il a étendue au monde entier.

Par cette faveur extraordinaire, qui restera l'événement le plus mémorable des annales du Val-des-Bois, Notre Mère bien-aimée a voulu, non seulement exciter notre reconnaissance et celle de nos ouvriers, mais encore nous confier, dans la mesure de nos forces, la propagation de son culte comme Reine de l'usine. Ne soyons pas ingrats, exaltons notre Reine par notre dévotion toute spéciale, proclamons son pouvoir et obtenons par notre zèle que, partout, l'ouvrier reconnaisse sa souveraineté bénie et se convertisse. Car c'est par Marie que le salut du monde a commencé, c'est par Marie qu'il sera consommé, et c'est par Notre-Dame de l'Usine que le monde du travail sera sauvé.

Pour moi, je remets dès aujourd'hui mon âme entre les mains maternelles de Notre-Dame de l'Usine et entre les bras de saint Joseph, protecteur de notre famille et patron de mon vénéré Bon Père.

Je demande pardon à Dieu et aux hommes de tous mes péchés, des scandales que j'ai causés, de la peine que j'ai pu faire à qui que ce soit. Je veux, autant que possible, réparer le mal que j'ai commis, et j'offre dès maintenant à Dieu toutes mes souffrances et ma vie, pour l'expiation de mes péchés, pour le salut des membres de ma famille et

de nos ouvriers, et particulièrement pour la réparation des péchés de ceux que j'ai eu le malheur de scandaliser ou de contrister.

Et afin que le Souverain Juge me reçoive miséricordieusement, je déclare que j'ai déjà pardonné et que je pardonne complètement, du fond du cœur, à tous ceux qui m'ont fait souffrir en quelque manière. S'il en est qui peuvent se croire coupables d'injustice envers moi, je désire qu'ils sachent bien que, non seulement je n'éprouve aucun sentiment fâcheux à leur égard, mais que je les remercie de ce qu'ils m'ont fait souffrir. Ma conviction est qu'ils ont été les instruments de la magnanime Providence ; dès lors, comment pourrais-je, sans injustice, avoir quelque ressentiment contre eux ?

J'éprouve de très vifs sentiments de reconnaissance pour l'*Association intime*. Je lui dois les meilleures, les plus enivrantes émotions de mon âme ! Je puis l'affirmer par expérience, le cœur le plus ulcéré trouve, dans cette association, un baume consolateur, une paix profonde, et, j'ose le dire, l'ineffable joie de la souffrance. Il m'est impossible d'exprimer tout ce que le bon Dieu a mis de bonheur, d'enthousiasme dans cette souffrance, naguère insupportable, maintenant demandée chaque jour selon la divine volonté, et acceptée avec reconnaissance comme la récompense d'un peu d'amour.

O mes biens-aimés amis ! vous qui continuez sur la terre votre pèlerinage, parfois si douloureux, si vous vous sentez quelque jour écrasés par l'épreuve, entrez généreusement dans l'*Association intime*. Alors, vos larmes cesseront d'être amères, votre route sera éclairée par le flambeau de la charité divine, et, tandis que les hommes vous plaindront, vos cœurs seront inondés de joie.

L'*Association intime* a exercé une merveilleuse influence sur ma vie. Plus d'une fois, j'ai eu l'occasion de la propager, et l'expérience des autres a toujours confirmé la mienne. Les plus sensuels, les plus lâches ne résistent pas à son action bienfaisante ; ils y puisent, sans effort, une soumission joyeuse et si complète que ceux qui les ap-

prochent vont jusqu'à leur supposer un courage héroïque¹³.

Chacun désire laisser après soi un souvenir à ceux qui lui sont chers. Pour moi, mes bien-aimés, le souvenir que je veux vous laisser se résume en ces mots : *l'union de la famille*.

Soyez unis, vous tous qui êtes les descendants du Bon Père ! Que votre nombre, en s'accroissant, ne fasse que resserrer vos liens et les rendre plus intimes. Le Bon Dieu, qui a donné une efficacité spéciale à la bénédiction paternelle, a aussi accordé des privilèges incomparables à l'union de la famille ; tels sont, entre autres : la puissance de résister aux attaques du dehors, la prospérité matérielle, la consolation dans la douleur et, par-dessus tout, la sanctification.

13. Voir plus loin la notice sur *l'Association intime*, page 60.

1° Vous avez tous appris l'apologue : « Le vieillard et ses en-

fants¹⁴, » où l'on voit des dards, liés ensemble, résister aux efforts de

14. Le Vieillard et ses Enfants

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait :
Mes chers enfants ,dit-il, (à ses fils il parlait),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble ;
Je vous expliquerai le nœud qui les rassemble.
L'ainé les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit en disant : Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède et se mit en posture ;
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure,
Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista.
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Faibles gens, dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants ; que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal il n'eut d'autre discours.
Enfin, se sentant près de terminer ses jours :
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;
Adieu ; promettez-moi de vivre comme frères,
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
Chacun de ces trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès ;
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps ;
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire ;
L'un veut s'accomoder, l'autre n'en veut rien faire,
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.
Lafontaine.

jeunes hommes, tandis que, séparés, le vieillard les brise aisément de ses mains débiles. Le vieillard, faisant l'application de cette expérience, recommande à ses enfants de se tenir étroitement unis, de vivre en frères, afin d'être toujours forts contre l'adversité. C'est ce qui arriva tant que les fils demeurèrent d'accord.

Ici, le fabuliste a négligé le point le plus important de sa comparaison, je veux parler du lien qui maintenait les dards en un seul faisceau. Quel était donc ce lien d'union pour les jeunes gens ? C'était évidemment l'autorité paternelle. Celle-ci étant disparue, les conseils du père n'ont eu d'effet que pour un temps ; puis les passions ont engendré la division, laquelle eut bientôt amené la ruine de tous. Car, dès que les membres d'une famille sortent de l'étroite union dans laquelle Dieu les a miséricordieusement créés, ils ne peuvent rester neutres ou indifférents comme avec des étrangers ; ils deviennent toujours adversaires, et parfois même s'acharnent contre leurs frères.

Si les fils du vieillard avaient eu l'intelligence de l'autorité et de ses bienfaits, ils auraient rétabli la paternité disparue en instituant l'un d'entre eux, le plus sympathique à tous, chef de la famille. Celui-ci, par son action tutélaire, eut empêché la désunion et ses désastreuses conséquences.

Que Dieu vous garde, mes bien-aimés, de l'imprévoyance de ces jeunes hommes ! N'oubliez pas que l'autorité n'est pas un joug, mais qu'elle est un bienfait nécessaire à toute société. Il ne faut rien moins que cette autorité protectrice pour adoucir les chocs résultant de nos défauts personnels, pour se dévouer à tous et à chacun, et pour annuler la fâcheuse influence de tous les consultants étrangers. L'union de la famille est une merveille si rare et si radieuse qu'elle éblouit comme une lumière trop vive ; elle est un mystère pour les esprits curieux ou indiscrets, et la persévérance de ses rayons fait d'étranges blessures qu'on n'avoue jamais.

Ceux qui se proclament vos meilleurs amis ne manqueront pas de faire observer : à celui-ci qu'il a droit au premier rang et qu'il a tort

d'accepter le second ; à celui-là qu'il est le plus habile, que lui seul procure la prospérité et qu'on ne reconnaît pas son mérite ; à cet autre que son frère a tel ou tel insupportable défaut, et qu'il serait équitable de ne le point tolérer. Que de propos, affectueux dans la forme, ne viseront qu'à porter le trouble dans vos cœurs ! Combien de conseillers dévoués seraient ravis de découvrir un nuage, et au besoin de le faire naître, dans l'azur jaloué de votre intimité ! Je vous parle d'expérience, j'ai subi avant vous les tentations que vous aurez à vaincre. Considérez à bon droit comme un ennemi, celui qui cherche à vous diviser. Si quelqu'un vous rapporte, soit un propos méchant, soit un acte mauvais de votre frère, ne discutez pas et répondez sans hésitation : cela n'est pas vrai ! Si l'on vous offre de vous persuader par d'autres témoins, n'acceptez pas et répondez encore : cela n'est pas vrai ! L'expérience vous prouvera toujours que vous avez raison. Les méchants ne sont pas seuls exposés aux erreurs de la langue ; l'homme le meilleur, quand il parle mal d'un autre, ment sans le savoir, sans même s'en douter. Vous lui rendrez service en répondant : cela n'est pas vrai ; vous l'obligerez ainsi à réfléchir, et s'il est de bonne foi, il reconnaîtra son erreur. L'union est votre bien le plus précieux ; ne livrez ce trésor à personne et défendez-le toujours.

2° Cette union assure aussi votre *prospérité matérielle*. Je ne veux pas insister sur l'aisance que la famille peut procurer, par son concours financier, à ceux qui sont dans le commerce. Car les avantages matériels sont très secondaires, en comparaison de la bonne renommée de la famille, laquelle est préférable à la fortune.

Ceux qui vivent en frères, alors même qu'ils n'ont qu'un capital restreint, inspirent toujours la confiance. Et c'est avec raison. Combien de maisons puissantes se sont écroulées ! Combien de ruines parmi les plus riches !... Allez au fond de ces désastres, et vous constaterez que la plupart doivent être attribués à trois causes principales, dont une seule suffit à procurer la ruine : l'inconduite, l'isolement, la division, d'où naissent le désordre, l'imprudence et la fai-

blesse. L'exemple de la génération du Bon Père et la nôtre montre clairement que la réussite de chacun provient uniquement de la bonne entente de tous.

3° Veuillez, en outre, considérer les bienfaits intimes de l'union de la famille ; je veux parler des consolations que le monde, que les amis même ne peuvent donner, et qu'on ne trouve que dans la famille.

Chacun a ses peines, ses déceptions, ses soucis, ses douleurs ; personne n'est tenté d'accroître son fardeau, déjà trop lourd, en prenant une part de celui des autres. Nos succès, notre bonheur, n'attirent pas non plus les sympathies du dehors ; ils nous créent des envieux, et bien des jalousies se cachent sous les plus chaudes félicitations. Telle est la loi de l'égoïsme général.

Tandis que, dans la famille unie par l'amour, les joies et les peines sont communes, et chacun y participe naturellement. Car il n'est pas de succès pour l'un qui ne soit un avantage pour les autres ; aucun n'est visité par l'épreuve sans que les autres en soient atteints. De là cette harmonie de sentiments communs, dans la joie comme dans la tristesse, qui produit l'accroissement du bonheur ou le soulagement de la souffrance. C'est en effet la loi du cœur humain, que notre bonheur se multiplie lorsqu'il est partagé, et que notre douleur s'apaise lorsque d'autres pleurent avec nous.

Ne vous faites point d'illusion : Dieu seul crée les liens indestructibles. Ceux qui sont formés par les hommes sont toujours temporaires et fragiles de leur nature ; c'est en vain que vous réclameriez d'eux la force, la durée et les autres prérogatives que Dieu n'a accordées qu'à la famille naturelle ou spirituelle ; quelle que soit votre persévérance ou votre obstination, vous seriez infailliblement déçus. Vous rencontrerez certainement des sympathies honorables et très sincères ; mais, sachez-le, vous ne trouverez de joie correspondant à votre joie, de tristesse correspondant à votre tristesse, que parmi ceux-là seulement que Dieu vous a unis par des liens qu'Il a créés, et que vous aurez su fortifier par votre amour réciproque.

4. Enfin, mes très chers amis, l'union de la famille est un puissant moyen de sanctification pour chacun de ses membres ; et c'est là son privilège le plus admirable et le plus précieux.

Il est certain qu'on ne peut aimer réellement quelqu'un sans désirer son bonheur. Or le bonheur vient de nous-mêmes et non pas des autres ; les avantages matériels, les biens extérieurs, sont impuissants à nous le procurer ; il ne s'acquiert que par la pratique de la vertu. Plus un homme est vertueux, quelle que soit d'ailleurs sa condition, plus il est parfaitement heureux. C'est pourquoi, par le fait de sa divine origine, la famille, à tous les degrés de l'échelle sociale, nous porte au bien, soutient notre faiblesse, gémit de nos erreurs, encourage nos efforts et fait, de chacun de ses membres, tout à la fois des protecteurs et des protégés.

Tels sont les bienfaits incomparables de l'union de la famille. Personne ne songe à les contester, et cependant, combien il en est peu qui les estiment à leur valeur ! Avec quelle légèreté le plus grand nombre, n'écoutant que la passion du moment, prononcent qu'il n'est pas besoin de se gêner pour la famille, et qu'on peut vivre très heureux loin d'elle. Que de bonnes raisons pour mépriser l'œuvre de Dieu et l'ordre qu'Il a établi ! Bien que nous ne puissions supprimer les bienfaits immédiats que doit nous procurer la famille, celle-ci ne conserve pas moins sa mission tutélaire et providentielle, et celui qui la méconnaît gémera tôt ou tard de son erreur.

Pour vous, mes bien-aimés, gardez votre union comme la prunelle de votre œil, que le moindre grain de sable affecte douloureusement, et ne tolérez pas que votre esprit accueille le plus léger sentiment de division.

Si vous avez à vous plaindre, n'entretenez pas l'animosité dans votre cœur, mais expliquez-vous simplement. Au début d'une contrariété, l'accommodement est toujours facile, à la condition de n'exiger rien contre la justice. Le plus souvent, les longues inimitiés fraternelles (ce sont les seules qui se perpétuent) n'ont d'autre principe que

des causes légères et mêmes futiles. C'est ainsi qu'un ver imperceptible, ayant pénétré dans un beau fruit, s'y développe et le gâte bientôt complètement.

Je m'adresse à vous qui habitez le Val-des-Bois, où tout est splendeur dans ma pensée, où mon souvenir ne découvre pas un seul nuage. Vous y viviez en frères, inébranlables dans votre union, et j'admire la constante sérénité de vos jours s'écoulant dans la paix, dans cette paix que Jésus a apportée aux hommes, et qui surpasse tout bien. Ah ! je vous en conjure, chérissez ce petit coin de terre, et continuez à habiter ce Val béni, où règnent l'amour et la félicité. Là, tout vous attache et vous attire : votre berceau, vos épreuves, vos affaires, nos traditions, les restes vénérés de ceux qui nous attendent au ciel !

Et puis, que de charmes sans fin dans notre délicieuse chapelle ! Quelle chaude atmosphère ! Considérez donc que notre Bien-aimé Sauveur Jésus habite le Val avec vous, qu'Il l'a façonné avec toutes les tendresses de son Cœur, qu'Il en est le Roi, et que Notre-Dame de l'Usine en est la Reine ! Pouvons-nous être surpris que tant de faveurs aient procuré, à notre famille en particulier, une grande puissance de sanctification pour chacun de ses membres ?

Mais, il faut le reconnaître, c'est au Val surtout que s'exerce efficacement ce pouvoir de sanctification. C'est au point qu'on peut constater le refroidissement de ceux qui se tiennent à l'écart et cessent de participer à la vie du Val. Prenez donc soin, vous que les circonstances éloignent de la famille, de ne point vous séparer d'elle, mais de l'aimer tendrement, afin de jouir de ses bienfaits, et de vous maintenir dans ses traditions de foi, de piété et de dévouement. Au surplus, la prépondérance du Val ne constitue pas un privilège de supériorité pour ceux qui l'habitent ; c'est une aggravation de responsabilité, qui leur impose des devoirs plus étroits de douceur et de charité envers leurs frères absents.

Que mon très aimé et vénéré Bon Père me pardonne tout ce que j'ai pu faire contre lui par légèreté. Je proteste que je l'honore de toute mon âme, et que je l'aime de tout mon cœur. La splendeur de sa paternité est un des plus grands bonheurs de ma vie ; elle est un gage de sécurité pour moi quand je paraîtrai devant Dieu.

Je termine ici mon testament.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Fait en mon domicile, à Nice, rue Palermo, n° 5.

Le quinze décembre mil huit cent quatre-vingt-trois.

Signé : E. HARMEL.

L'Association intime¹⁵

Le salut des ouvriers est, dans notre temps, une œuvre capitale pour la gloire de Dieu. Dans une entreprise aussi difficile, il a paru nécessaire de joindre, à l'effort d'une action persévérante, le concours tout-puissant de la souffrance unie aux douleurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette pensée a donné naissance à *l'Association intime*.

L'Association intime est comme une fraternité de victimes volontaires dont Dieu seul connaît les membres unis dans son divin Cœur. Elle est appelée *intime* parce qu'elle ne se manifeste au dehors par aucun signe sensible.

L'obligation consiste dans la récitation journalière d'une prière qui fixe l'esprit et la portée de nos engagements. Nous désirons que nos souffrances achèvent en nous, suivant la parole de saint Paul, ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ pour le salut des âmes. Les membres de nos familles et la conversion des ouvriers, tel est le double but de notre offrande. Nous ne demandons pas en particulier telle ou telle souffrance ; tout est subordonné au bon plaisir de Dieu.

Dès lors, aucune témérité. Nous nous engageons à nous assimiler tellement la volonté de Dieu qu'elle devienne nôtre ; nous voulons librement ce qui nous arrive de pénible, en sorte que notre souffrance ne fait qu'une avec celle de Notre-Seigneur, et que nous pouvons dire : ce n'est plus moi qui souffre c'est Jésus-Christ qui souffre en moi. Pouvons-nous arriver complètement à ce résultat ? Par nous-mêmes jamais ; mais si nous le demandons avec persévérance, nous l'obtiendrons, et le meilleur moyen de nous en pénétrer, c'est de formuler fré quemment de bouche les sentiments que nous voulons imprimer dans nos cœurs.

15. C'est en 1869, au Val-des-Bois, que cette Association a été inspirée à M. Léon Harmel, par la générosité des ouvriers malades qu'il visitait.

Sans doute les grandes épreuves ne sont pas de tous les jours, mais chaque jour des contradictions, des humiliations, de petits ennuis qui sont comme des piqûres d'épingle pour l'âme, viennent nous rappeler que notre vie est un combat et une suite de misères. Notre offrande du matin nous empêche d'être surpris, et nous nous empressons de remercier Dieu de ce qui nous est arrivé.

L'expérience d'un grand nombre de nos associés nous permet d'affirmer que cette pratique pourrait être appelée *l'art de vivre parfaitement heureux et de mourir dans la joie*.

C'est surtout le moyen de nous associer pratiquement à l'œuvre de Jésus-Christ pour le salut des âmes.

Offrande journalière

« O mon Dieu, permettez-moi de vous offrir mes souffrances et ma vie pour le salut des âmes, spécialement pour les membres de ma famille et pour la conversion des ouvriers.

« Dans ces intentions je m'engage à vous demander chaque jour de m'accepter comme victime volontaire, et de me conduire selon votre bon plaisir, par la voie des croix et des souffrances, à la suite de votre divin Fils.

« Cœur agonisant de Jésus, Victime d'amour pour nous, daignez m'unir à vos saintes dispositions, surtout au jardin des Oliviers et sur la croix, et m'offrir avec vous en holocauste.

« Cœur compatissant de Marie, soyez-moi propice ».

(Si on est pressé, il suffit de dire : « Mon Dieu, je vous fais mon offrande »).

Cette promesse ne doit être faite qu'avec la permission de son confesseur ; elle n'oblige pas sous peine de péché, même véniel. Après plusieurs années de pratique, avec la même permission, elle pourra être faite en forme de vœu sous peine de péché véniel, jamais plus.

Imprimatur :

Reims, 2 août 1892.

P.-L. PÉCHENARD,
Vic. gén.

Réunion générale des vacances

Samedi 6 septembre 1913

43^{ème} anniversaire de la mort de M^{me} Léon Harmel. 85^{ème} année du Bon Père Léon Harmel.

Présents au 6 septembre :

Le Bon Père Léon Harmel.

M. et M^{me} Maurice. — M. et M^{me} Alphonse Harmel et leurs enfants : Pierre, Maurice, Albert, Madeleine, Andrée, Anne-Marie, Suzanne, Marie, Françoise. — M. Ernest Harmel (M^{me} Ernest avait eu son sixième enfant le 29 août). — M. et M^{me} Joseph Harmel (M. Hubert Harmel aux manœuvres) — M. et M^{me} André Ziegler.

M^{me} Paul Saucourt-Harmel, M. Pierre Saucourt-Harmel (M^{me} Pierre Saucourt-Harmel et les enfants au mariage de M. Maurice Terlez). — M. Jean Saucourt, M. et M^{me} André Saucourt.

M. Julien Harmel.

M^{me} Félix Harmel. — M. Jacques Harmel, son fils Alain. M^{lles} Marcelle et Martha, Léon-Félix

M. et M^{me} Paul Jauffret, Félix, Robert et Maurice Jauffret.

M. et M^{me} Léon Harmel, Marie, Thérèse, Agnès, Jean, Léon, Gonzague Harmel.

M. et M^{me} Paul Guillot, André, Hélène, Jehan, Pierre, Simonne et un prêtre d'Argenteuil.

M. et M^{me} Alexandre Harmel.

M. et M^{me} Jenvrin, Claire et Louis Jenvrin.

M. et M^{me} Félix Harmel, de Boulzicourt,

Le R. P. Bureau, recteur du Collège de Florennes (Belgique).

M. et M^{me} Auguste Reimbeau.

M. Henri Wattrigant.

M. Emile Reimbeau.

M. l'Abbé Granereau, vicaire à Nérac, remplaçant M. l'Abbé Gaillard (en retraite).

Le matin à 7 h. 1/2, Messe dite par le R. P. Bureau, avec communion générale pour les défunts de la famille.

A 8 heures, réunion dans la chambre du Bon Père, lecture des derniers instants de M^{me} Léon, (voir page 7).

Ensuite, le Bon Père continue en ces termes :

Mes bien aimés Enfants,

Depuis notre dernière réunion de vacances, Notre Seigneur Jésus-Christ a glané dans notre tribu des épis mûrs et gonflés par l'amour et par la vertu.

C'est tout d'abord notre cher Félix-Gabriel, tombé au champ d'honneur, tout embaumé de l'adorable Eucharistie, sans aucun doute par la protection spéciale de son père et de Robert. Il ne pensait qu'aux lauriers de la terre et Notre Seigneur lui donnait des lauriers du Paradis.

C'est ensuite le bon Père Charcosset, mort à Nice, dans nos bras, les yeux fixés sur le ciel.

C'est Madame Reimbeau, la mère des pauvres, l'image la plus vivante parmi nous du cœur compatissant de Notre Seigneur.

Madame Lépine, partie le sourire aux lèvres dans une extase d'amour.

Quatre morts de prédestinés.

Recueillons en nous les sentiments de la foi. Elle nous enseigne tout d'abord que nous sommes en exil, dans la vallée des larmes. Nous aspirons vers la Patrie d'En-Haut.

Aussi l'Eglise appelle-t-elle *Dies natalis*, Jour de naissance, le jour de la mort des Saints. C'est en effet une naissance véritable à la vie qui ne finira jamais, à la vie qui se prolongera dans les transports d'enthousiasme toujours renaissants et toujours plus délicieux.

Si l'Eglise revêt des vêtements de deuil pour les obsèques, si elle fait entendre des chants plaintifs, c'est parce qu'elle veut exciter notre

compassion sur les souffrances du Purgatoire par où nous passerons tous.

Remplie de tendresse pour ces pauvres âmes qui ne peuvent plus rien pour elles-mêmes, elle veut rappeler aux vivants de prier pour leurs frères ; c'est pourquoi elle s'efforce d'apitoyer les cœurs d'une affectueuse compassion.

Mais l'Eglise célèbre la mort des justes comme un triomphe ; c'est dans l'allégresse qu'elle fête les anniversaires de mort des élus.

Nous sommes en communication avec les saints par la prière ; nous savons bien qu'ils ne sont pas présents partout comme Dieu seul peut l'être, mais ils nous voient, nous entendent et nous parlent en Dieu. En sorte que si nous nous adressons à saint Joseph, par exemple, nous sommes assurés qu'il nous écoute, chacun en particulier, et qu'il s'occupe de nous comme si nous étions seuls sur la terre. C'est le privilège des saints de pouvoir ainsi multiplier leur sollicitude.

Or, nos parents qui sont au Ciel, jouissent du même privilège.

Notre-Seigneur disait à ses apôtres : « Je vais vous quitter, il est avantageux pour vous que je m'en aille. » Les apôtres ne comprenaient pas, ils étaient attristés et se demandaient ce qu'ils allaient devenir sans le divin Maître. Mais, aussitôt la mort du bon Sauveur, il est arrivé ce qu'il avait prédit : les apôtres ont été remplis de courage et de ferveur, ils ont grandi dans la volonté et dans l'énergie.

C'est que, pendant sa vie, Notre-Seigneur était seulement en un endroit à la fois, il ne pouvait parler qu'à une personne à la fois, tandis que, désormais, chacun pouvait s'adresser à Lui, certain d'être entendu.

Ainsi pour nos chers disparus, ils ne sont pas absents, ils sont seulement cachés à nos yeux, et ils s'occupent de nous.

Permettez-moi de vous citer l'exemple de Madame Léon.

Elle est morte victime de son dévouement pour son mari et pour ses enfants, je pourrais dire pour vous seuls, car, si elle voulait pro-

longer ma vie, c'était pour votre bien. Or, qu'est-il arrivé ? — Pendant qu'elle vivait, elle habitait le Val-des-Bois, elle ne pouvait suivre ses enfants à Metz ou autre part. Une fois qu'elle est entrée dans son éternité, elle a pu se transporter auprès de chacun de vous, elle veillait sur vous, mes biens-aimés, quand vous étiez en Allemagne, en Angleterre, au service militaire ; elle était comme votre ange gardien, remplie de sollicitude pour vous, écartant les dangers, vous inspirant de bonnes pensées. C'est à elle, après Dieu, que j'attribue ce miracle incomparable que mes cinq fils sont revenus dignes de leur mère. N'était-il pas bon pour vous, mes enfants, que votre mère partît, puisque ce départ a été la rançon de votre persévérance dans la vertu ?

Je pourrais vous citer une dame de la famille, dont le petit enfant, mort en bas âge, a été vu veillant constamment sur elle et éloignant d'elle tous les dangers.

Que de merveilles a opéré Madame Albert, la sainte partie si tôt ! Nous ne le saurons que Là-Haut.

Il m'est impossible, vous le comprenez, d'interpréter les vues de Dieu sur chacun de nos chers disparus, et il serait bien téméraire à moi de le tenter ; mais, ce que je puis affirmer, c'est que tout est fait pour le bien des élus. Donc, si nous avons des saints parmi nous, il est avantageux pour la famille elle-même qu'à l'heure fixée par le Bon Dieu, ils partent pour le ciel, et deviennent les protecteurs effectifs de toute la tribu.

Mes chers enfants, souvent dans mes longues insomnies de Nice, je vous l'ai conté, il m'a semblé voir les âmes de nos biens-aimés vous accompagner partout et vous rendre mille offices auxquels vous ne songiez pas.

J'ai revu ma mère que j'ai si passionnément aimée, j'ai senti que son amour pour moi était centuplé, j'ai compris que son action a été toute puissante et que sa mort a été pour moi et pour mes descendants la source de nombreux bienfaits.

C'est pourquoi, tout en laissant à la nature ses droits et en pleurant ceux qui sont partis, gardons-nous d'oublier que nous sommes chrétiens, que nous avons la foi, que l'éternité conquise par nos devanciers est le but suprême de nos épreuves d'ici-bas, que l'influence des mères sur les enfants et des enfants sur les mères, est devenue toute puissante Là-Haut.

Nous vivons sous la protection de nos chers disparus, ils nous entourent de sollicitude, ils éloignent de nous les pierres du chemin, nous n'y pensons pas assez !

O bien aimés parents, en ce jour où nous faisons mémoire de votre départ, ravivez notre foi, donnez-nous le courage de surmonter notre nature, de nous associer à vos voix, afin que nous puissions toujours répéter avec vous :

Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Gloire au Sacré-Cœur de Jésus, le patron du Val-des-Bois et de la famille. Qu'Il nous accorde d'être un jour tous réunis dans l'éternité heureuse ! Ainsi soit-il.

*
**

A midi, déjeuner de famille, où M. Léon Harmel a porté le toast suivant :

Le vieillard qui revient vers la source première
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants,
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière !
(V. Hugo.)

Dans ces deux derniers vers, le poète n'a pas parlé pour vous, cher Bon Père, car il met d'un côté les qualités de la jeunesse et de l'autre celles de la vieillesse.

Tandis que dans votre personne, nous saluons chaque jour cet assemblage merveilleux : l'ardente flamme de jeunesse qui court à l'action, et la lumière sereine que donnent l'expérience et la foi.

Un visiteur venu au Val-des-Bois le mois dernier, m'écrivait l'étonnement et l'admiration qu'il avait ressentie à votre contact : « C'est la première fois de ma vie, me disait-il, que je rencontre un vieillard qui ne regrette pas le passé, et qui est enthousiaste du présent. »

Ces paroles résument bien votre mentalité, cher Bon Père, le rajeunissement constant de votre cœur et la maîtrise surprenante de votre esprit.

En effet, pour nous qui, dans l'usine, sommes aux prises avec la bataille ardente des affaires, ne constatons-nous pas tous les jours avec une admiration croissante votre sens merveilleux des choses industrielles et commerciales ? Lorsque nous sommes arrêtés par des difficultés qui nous paraissent insurmontables, ou bien lorsque les chemins se croisent et s'enchevêtrent et que nous ne savons quel parti adopter, nous faisons appel à votre secours et vous nous indiquez aussitôt la voie qu'il faut suivre, vous nous faites apparaître dans une vive lumière la solution tant cherchée. D'autres fois, quand nous nous efforçons de réaliser quelque nouveau progrès dans l'organisation méthodique et rationnelle des affaires, nous nous arrêtons stupéfaits, en constatant que ces chemins nouveaux, que nous croyions avoir découverts, vous les avez déjà parcourus et qu'ils conduisent justement aux principes et souvent aux applications même que depuis longtemps vous nous avez enseignés.

Il en est de même au point de vue surnaturel, vous nous faites envisager la religion sous un jour tout nouveau : vous êtes pour nous comme une colonne lumineuse qui marchez devant nous, faisant sortir de l'ombre et rayonner autour de nous les innombrables bienfaits de Dieu.

Ah ! qu'à marcher à votre suite, la vie vaut d'être vécue, quel bonheur de recevoir vos enseignements, quelle fécondité merveilleuse pour l'action qui cherche auprès de vous son orientation !

Aussi, dans cette belle réunion de famille, nous voudrions, cher Bon Père, vous crier plus que jamais, notre reconnaissance et notre fidélité.

Et lorsque nous faisons monter vers le Sacré-Cœur, une ardente prière pour qu'Il vous garde longtemps encore à notre tête, nous Le supplions en même temps d'ouvrir nos cœurs tout grands, afin que la rosée de vos enseignements y tombe abondante, et y fasse lever comme une riche moisson, la vérité et la justice, la lumière et l'action.

Je porte la santé du Bon Père !

Réponse du Bon Père.

Mes bien aimés Enfants,

Après la triomphale réunion des vacances de l'année dernière, dont vous avez le charmant souvenir par la photographie des soixante et onze, illustrée par les noms, grâce à mon cher Maurice, nous avons aujourd'hui une réunion plus modeste, mais dans une intimité chaude où l'on sent circuler les effluves du Sacré-Cœur.

I

N'est-ce pas le moment de vous redire ma tendre affection et de vous remercier de la joie dont vous entourez ma vieillesse ?

Certains de mes amis se plaignent de l'isolement et de l'abandon où s'écoule le soir de leur vie. Pour moi, je n'ai qu'à glorifier Dieu d'être entouré de nombreux enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, tous animés de la piété filiale la plus tendre et berçant mes derniers jours dans les douceurs de l'amour et dans le doux échange des cœurs.

Chaque année, je constate la progression de l'union des membres de la famille, qui se soudent de plus en plus les uns aux autres en un faisceau compact, où circule la sève vivifiante de la charité tant recommandée par Notre Seigneur. Il disait à la veille de sa mort : « Je

vous donne un commandement nouveau : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.* »

Et comment nous a-t-Il aimés ? — En donnant sa vie pour nous et en renouvelant tous les jours au Saint Autel ce sacrifice sublime, non seulement pour ses amis, mais même pour ses ennemis.

II

Combien je suis ému de voir vos petits enfants s'approcher du bon Jésus avec une si tendre piété !

Plusieurs ont commencé à six ans et demi, et une même à cinq ans, ayant été reconnue par le prêtre suffisamment instruite, et c'est la plus pieuse. C'est merveilleux qu'à des âges si tendres, Jésus-Christ puisse se donner presque tous les jours, surnaturaliser ces petits cœurs consacrés ainsi au bon Sauveur pour toujours.

Acclamons Pie X, qui a rendu cet immense service à l'humanité et qui a préparé la résurrection du monde, de la France en particulier, par cette pratique bénie.

III

Je ne puis vous exprimer assez combien je suis heureux de trouver un écho de mes directions, de mes pensées, de mes sentiments dans chacun de vous.

Je sens que mon âme se prolonge dans les générations grâce à votre excellent esprit et à votre générosité. Vous voulez bien accepter les conseils de votre vieux Bon Père et les mettre en pratique ; vous voulez bien sacrifier vos idées propres et votre volonté pour m'être agréables et pour le bien commun.

Combien je vous en remercie, et, en même temps, combien je vous en loue ; car la piété filiale a ses récompenses ici-bas. Le quatrième commandement a des promesses de prospérité matérielle que les autres n'ont pas. Dieu vous rendra dans vos enfants les soins affectueux et la tendre sollicitude que vous avez pour moi.

IV

Je vais bientôt partir pour longtemps : cette absence est pénible à ma nature, car je voudrais vivre toujours avec vous, ne pas vous quitter, jouir de votre affection, m'abreuver de vos tendresses.

Mais, en réfléchissant, il me semble que mon absence est utile, elle vous permet d'agir plus spontanément, et elle me permet de voir ce qui se passera le jour prochain où je serai dans mon éternité.

Je vois déjà Maurice et Elisa à l'œuvre, organisant les réunions du dimanche, me remplaçant pour les grandes fêtes, et s'efforçant de suivre mes traditions.

Je vous vois tous groupés autour d'eux dans une affectueuse déférence pour constituer ensemble le faisceau des dards dont le vieillard de la fable a montré la puissance.

Mes bien-aimés, restez unis, songez que vous réjouirez mon âme, Là-Haut, par votre union. Je serai auprès de vous, mon amour sera centuplé, ma sollicitude sera bien plus efficace qu'elle n'est aujourd'hui. Je vous aiderai tous, grands et petits, à vaincre les difficultés de la vie, afin que dans votre âme retentisse toujours l'*Alleluia* vainqueur des apôtres du Christ, et que la tribu des Harmel porte partout la flamme du service de l'Eglise, du peuple et de la patrie.

Ce sont les vœux que je vous adresse, vous donnant rendez-vous à l'année prochaine, au dimanche 9 août 1914.

Vive à jamais Jésus-Christ Roi ! Que son règne s'étende dans le monde entier, spécialement au Val-des-Bois et dans notre bien aimée famille.

Ensuite la fable Le Vieillard et ses Enfants¹⁶ est interprétée sous la direction de Mlles Madeleine et Marie Harmel. La réunion a été pleine de cordialité et d'entrain. On sentait circuler entre tous les convives la confiance et une chaude affection.

16. Texte de La Fontaine. Voir page 40.

On a lu les dépêches de M. Hubert Harmel, de Mme Pierre Sau-court-Harmel et ses enfants, de M. et Mme Charles Harmel de Grasse, de M. et Mme Grévin-Reimbeau. Un grand nombre de lettres avaient été adressées au Bon Père à l'occasion de la réunion de famille.



A deux heures et demie, visite au cimetière ; à trois heures, réunion chez M. Maurice, ou Mme Joseph Harmel et Mlle Marcelle inter-prètent quelques œuvres d'Ernest Harmel.

Dimanche 7 septembre

Le lendemain, dimanche 7 septembre, M. et Mme Léon réunissaient les même personnes à déjeuner.

Après le toast de bienvenue du maître du logis, le R. P. Bureau s'est levé et a rappelé, en termes émouvants, son séjour au Val et son départ en 1888, il y a vingt-cinq ans, la bénédiction du Bon Père. Celui-ci s'est alors levé et a porté la santé des dames de la famille en ces termes :

« Je suis heureux, en ce jour, de saluer les dames de la famille et de les féliciter publiquement, car elles sont l'honneur de la tribu et nous devons tous en être fiers.

Elles sont *vaillantes* : elles ne redoutent pas les fatigues de la maternité, elles multiplient la Rédemption autant que Dieu le permet.

Elles sont de vraies *chrétiennes*, s'efforçant d'infuser la foi, dès la première enfance, dans les petites âmes que la Providence leur a confiées. Elles savent éveiller dans ces jeunes cœurs la faim sacrée de Jésus-Hostie, et c'est avec une émotion toujours nouvelle, que je vois la Sainte Table envahie par ces délicieux petits.

Elles sont *généreuses* : elles acceptent tout pour Jésus-Christ ; les sacrifices, mêmes les plus grands, les trouvent toujours prêtes, debout

comme la Vierge au Calvaire, pour accepter avec une noble résignation les coups, les épreuves de la Providence.

Elles sont *surnaturelles* : elles savent voir, à travers le prochain, Jésus-Christ lui-même ; l'une d'elles me disait dernièrement : « Quand je dois recevoir la famille, je pense à l'avance que c'est Notre-Seigneur lui-même qui va venir à mon foyer. »

Nous serons traités au jugement, comme nous aurons traité sur la terre notre prochain, nos dames le savent, s'en souviennent, et s'efforcent de mettre leur conduite d'accord avec cette sublime doctrine.

Notre Seigneur a fixé pour chacun de nous une *mesure d'amour*, demandons-Lui de l'atteindre, ayons le cœur grand comme le monde.

Les ondes hertziennes traversent des milliers de kilomètres, pour transmettre la pensée humaine de la Tour Eiffel à New-York. Si la matière a une si grande puissance d'expansion, qu'elle n'est pas celle de l'esprit. Les ardeurs de nos désirs partent comme les flèches à travers le monde pour y porter partout le salut par le règne de Jésus-Christ.

Prions pour nos *persécuteurs* : ils nous ont rendu un grand service, sans le vouloir assurément, mais nous ne leur devons pas moins notre reconnaissance. Que la flamme de notre charité atteigne leur cœur afin que nous les convertissions à Notre Seigneur,

Pie X nous a prédit que la France reprendrait son apostolat à travers le monde, souhaitons que les brebis égarées soient ramenées au bercail par notre intercession généreuse et ardente.

Et vous, chères dames de la famille, soyez toujours les anges tutélaires de notre tribu, continuez l'exemple de votre vaillance et de votre générosité, afin que par vous notre mission sociale se développe et réjouisse le cœur de Notre-Seigneur.

Je porte la santé des Dames de la famille !

Dimanche 14 septembre

Dimanche 14 septembre, le Bon Père recevait la famille pour les adieux :

A la fin du repas, il s'est exprimé ainsi :

Mes bien aimés Enfants,

Je vais partir pour Nice dans quelques jours.

Je vous réunis à ma table pour la dernière fois avant mon départ.
Laissez-moi vous donner quelques conseils.

Nous sommes les arbitres de notre destinée, nous tissons notre éternité avec la chaîne de notre volonté et la trame de notre cœur.

J'attire votre attention sur deux points :

1 ° *La confiance en Dieu et en sa Providence.*

Nous avons une grande dévotion à la Prière du R. P. de la Colombe, je vous engage à la réciter tous les jours, elle vous donnera les consolations qu'elle a donné à ma bien aimée Gabrielle pendant ses derniers instants.

Elle commence par ses mots qui résument toute la doctrine :

Mon Dieu, je suis si persuadé que Vous veillez sur tous ceux qui espèrent en Vous, et qu'on ne peut manquer de rien quand on attend

de Vous toutes choses, que j'ai résolu de vivre à l'avenir sans aucun souci et de me décharger sur Vous de toutes mes inquiétudes¹⁷.

C'est un moyen pratique de vivre heureux dès cette terre, et en tout cas de supporter avec patience les épreuves qui nous arrivent.

2° Voici ma *seconde recommandation*. — Voyez toujours Jésus-Christ à travers votre prochain. Souvenez-vous de l'Evangile où Notre-Seigneur raconte le jugement dernier :

Alors, le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez, les bénis de

17. Acte de Confiance en Dieu du Révérend Père de la Colombière.

Mon Dieu, je suis si persuadé que vous veillez sur tous ceux qui espèrent en vous, et qu'on ne peut manquer de rien quand on attend de vous toutes choses, que j'ai résolu de vivre à l'avenir sans aucun souci et de me décharger sur vous de toutes mes inquiétudes. *In pace in idipsum dormiam et requiescam quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* Les hommes peuvent me dépouiller et des biens et de l'honneur ; les maladies peuvent m'ôter les forces et les moyens de vous servir, je puis même perdre votre grâce par le péché : mais je ne perdrai pas mon espérance, je la conserverai jusqu'au dernier moment de ma vie, et tous les démons de l'enfer feront de vains efforts pour me l'arracher. *In pace in idipsum dormiam et requiescam.*

Les autres peuvent attendre leur bonheur ou de leurs richesses ou de leurs talents ; s'appuyer ou sur l'innocence de leur vie, ou sur la rigueur de leur pénitence, ou sur le nombre de leurs bonnes œuvres, ou sur la ferveur de leurs prières : pour moi, Seigneur, toute ma confiance c'est ma confiance même. *Quoniam tu, Domine, singulariter, in spe constituisti me.* Cette confiance ne trompa jamais personne : *Nullus speravit in Domino, et confusus est.*

Je suis donc assuré que je serai éternellement heureux, parce que j'espère fermement de l'être et que c'est de vous, ô mon Dieu, que je l'espère. *In te domine speravi, non confundar in æternum.* Je connais, hélas ! je ne le connais que trop, que je suis fragile et changeant, je sais ce que peuvent les tentations contre les vertus les plus affermies : j'ai vu tomber les astres du ciel et les colonnes du firmament : mais tout cela ne peut m'effrayer. Tant que j'espérerai, je me tiens à couvert de tous les malheurs, et je suis assuré d'espérer toujours, parce que j'espère encore cette invariable espérance.

Enfin, je ne puis avoir moins que ce que j'aurai espéré de vous. Ainsi j'espère que vous me tiendrez dans les penchants les plus rapides, que vous me soutiendrez contre les plus furieux assauts, et que vous ferez triompher ma faiblesse de mes plus redoutables ennemis.

J'espère que vous m'aimerez toujours, et que je vous aimerai aussi sans relâche ; et pour porter tout d'un coup mon espérance aussi loin qu'elle peut aller, je vous espère vous-même de vous-même, ô mon Créateur, et pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

mon Père, possédez le royaume qui a été préparé pour vous dès le commencement du monde.

« Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez donné l'hospitalité.

« Nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous êtes venu me visiter. »

Alors les justes lui répondront : « Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire ?

« Quand est-ce que nous vous avons vu étranger et que nous vous avons donné l'hospitalité, ou nu et que nous vous avons vêtu ?

« Et quand est-ce que nous vous avons vu malade, ou en prison et que nous sommes venus vous visiter ? »

Et le Roi répondra : « Je vous le dis en vérité, autant de fois que vous l'avez fait à l'un des moindres de mes frères, autant de fois vous me l'avez fait à moi-même. »

N'appliquons pas ces paroles seulement aux pauvres, comme on le fait souvent. Appliquons-les à la famille. — Nous serons traités au jugement comme nous aurons traité nos frères, c'est-à-dire nos parents et nos proches, *ceux avec qui nous vivons*.

Avons-nous supporté leurs défauts ? Les avons-nous prévenus de notre affection ? Avons-nous soulevé autour de nous cette exclamation des païens d'autrefois : « Voyez comme ils s'aiment ! » Alors, ayons confiance, nous sommes sur le chemin du salut.

Comme conclusion pratique, considérons Jésus-Christ à travers le prochain, comme nous le considérons à travers l'Hostie. Les apparences ne font rien, elles ne doivent pas empêcher notre foi de percevoir à travers les formes plus ou moins agréables, pénibles même

quelquefois, Jésus-Christ lui-même, qui attend des preuves de notre amour, d'autant plus grandes que nous aurons fait plus d'efforts.

Comme cette loi est simple, comme le salut devient facile et certain pour chacun de nous, si nous nous surveillons sur ce point, le seul sur lequel nous serons jugés d'après Jésus Christ lui-même.

Je résume les vœux que je forme en vous quittant pour si longtemps :

C'est que vos âmes restent dans une filiale et amoureuse confiance en Notre-Seigneur, et que vos cœurs se réjouissent toujours dans votre aimable et cordiale attention pour vos proches.

A qui pourrais-je mieux confier ces désirs de votre vieux Bon Père qu'à nos Dames dont j'ai célébré, dimanche dernier, la vaillance héroïque ?

Ce sont les anges gardiens du foyer ; elles sauront imprégner de généreuse et conquérante affection les relations journalières avec leur entourage.

Ce que femme veut, Dieu le veut. Personne ne les dépasse quand elles s'élancent dans les voies surnaturelles.

C'est pourquoi, en portant la santé de chacun de vous, c'est à elles tout spécialement que je lève mon verre.

Dimanche 21 septembre 1913

Déjeuner de la famille chez Mme Pierre Saucourt-Harmel (M. Pierre parti pour Buenos-Ayres depuis deux jours).

Après un gracieux toast au Bon Père par Paul Saucourt-Harmel, son arrière-petit-fils, le patriarche adresse quelques paroles à la famille.

Mes bien-aimés Enfants,

Je veux aujourd'hui vous dire un mot de votre grande mission sociale : l'Usine chrétienne !

Le savant professeur chanoine Pottier, de Liège, devenu par l'estime de Pie X, prélat de la cour romaine, Mgr Pottier m'a répété

bien souvent qu'il considère l'Usine chrétienne comme l'œuvre la plus Importante du siècle.

C'est un fait qui a l'autorité de l'expérience et l'éloquence d'une vie déjà longue et toujours grandissante.

Saint Grégoire le Grand a dit de saint Paul : « Pendant que, couvert de chaînes, l'apôtre était conduit à Rome, c'était Dieu, qui caché, dans sa poitrine comme sous une tente, s'avancait pour faire la conquête du monde. »

Mon illustre ami affirme que l'Usine chrétienne est venue à son heure pour ramener à Jésus-Christ les populations industrielles ; c'est-à-dire, de plus en plus le travail humain qui se transforme tout entier en vastes agglomérations et qui périt par ses luttes fratricides.

Il affirme que si la famille Harmel continue à être fidèle à sa mission, c'est *Dieu lui-même* qui, caché dans vos poitrines comme sous une tente, s'avance pour faire la conquête du monde du travail.

Est-il besoin de le dire, un tel résultat exige de grands efforts, une longue persévérance. Rien ne se fait sans le temps. Mais le point important est d'être connu et compris. Or, aujourd'hui, nous le savons par M. Docteur Jaques Bertillon, chef du service des statistiques municipales à Paris, le public ne croit pas encore à la réalité de notre organisation. Le Docteur est venu au Val avec douze membres de son Cercle d'études. Il a relevé le fruit de ses constatations sur place. Il a porté son récit à dix journaux importants qui en ont refusé l'insertion, disant qu'on leur apportait une fable, une illusion, un mirage, au lieu d'un fait scientifiquement démontré.

Voilà pourquoi vous devez recevoir avec complaisance les visites et même les investigations des sociologues de toutes les écoles *ignoti nulla cupido*. Comment peut-on désirer imiter un exemple qu'on ne connaît pas et que même souvent on travestit par ignorance. Ne craignez pas les petits dérangements des observateurs ; encouragez-les au contraire, non pas pour élever l'édifice de votre vaine gloire, ce qui

serait coupable, mais pour permettre à Dieu de faire son œuvre par vos mains.

Pénétrez-vous de l'importance de votre mission, consacrez-y toute l'énergie de votre esprit, toutes les ardeurs de votre cœur. Considérez les sacrifices qui vous sont imposés pour la bonne entente entre vous, pour les efforts soutenus et méthodiques qui vous sont demandés comme un devoir impérieux, comme une obligation sacrée dont vous rendrez compte.

Celui qui a reçu dix talents est obligé à d'avantage que celui qui n'a reçu qu'un talent.

Qui se plaindra d'être privilégié et d'avoir reçu beaucoup ?

Haut les cœurs ! Gloire à Dieu qui nous a confié notre sublime mission.

Reconnaissance éternelle au Sacré-Cœur qui a daigné nous choisir pour cette œuvre féconde !

Craignons d'être au-dessous de notre tâche ; efforçons-nous d'être à la hauteur.

Vive labeur ! C'est le cri de Jeanne d'Arc, c'est aussi le nôtre.

Nous voulons consacrer nos efforts, nos énergies, nos vies tout entières à glorifier Dieu par l'Usine chrétienne !

Prière réparatrice des œuvres ouvrières

Composée par M. Léon Harmel (le Bon Père)

Chaque jour, ô mon Dieu, les pécheurs diminuent autant qu'il est en eux votre gloire et votre bonheur accidentels.

En même temps ils se font un mal qui serait irréparable si vous ne veniez à leur secours.

Par une admirable condescendance de votre bonté infinie, dont nous vous louerons toute l'Eternité, vous avez bien voulu nous associer à la grande œuvre réparatrice de ce double mal.

Nous nous y consacrons tout entiers.

Par des communions réparatrices nous vous consolons de l'abandon où vous languissez ; par l'assistance à des messes non obligées nous vous demanderons la conversion de ceux qui par négligence n'y assistent pas le Dimanche ; nous vous prions pendant notre travail pour ceux qui ne vous prient pas ; nous vous offrirons nos souffrances pour ceux qui vous refusent leur cœur.

Nous savons que nos actions n'ont par elles-mêmes aucune valeur : mais nous les ferons passer par votre Cœur adorable, ô bien aimé Jésus. Vous les purifierez et elles acquerront une valeur infinie par leur union à vos actions, à vos souffrances et à votre mort, ô Verbe incarné, fondement unique et nécessaire de toute réparation.

Pardonnez nos infidélités et nos ingratitude. Permettez que prosternés devant vous, nous vous fassions spécialement amende honorable pour les scandales, les blasphèmes, les crimes de toutes sortes qui se commettent dans les *ateliers* où vous n'êtes pas connu. Venez au secours de nos frères, jetés par la nécessité dans ces vestibules de l'Enfer où les âmes se perdent si facilement. Suscitez des apôtres de l'usine, que votre nom y soit connu et respecté, que l'ouvrier vous retrouve, et avec vous, le bonheur, les joies de la famille, et le remède

aux maux si nombreux qui sont venus fondre sur lui depuis qu'il s'est éloigné de vous.

Et afin que cette réparation vous soit plus agréable nous la faisons en union avec Marie, votre Sainte Mère, qui en s'associant à vos souffrances au pied de la croix, est devenue la réparatrice de sa race et la Mère des chrétiens.

Ainsi soit-il.

Récit des derniers moments du Bon Père

décédé à Nice le 23 novembre 1915*

Dimanche 14 Novembre 1915 rien ne faisait prévoir la mort du Bon Père.

A 13 heures, accompagné de sa fille, Madame Paul Saucourt, le Bon Père fit à pied, sans fatigue, et même très allègrement (malgré ses 86 ans) le long trajet situé entre le 83 de l'Avenue de la Californie et le 29 du Boulevard Carabacel, pour assister à l'ouverture de la retraite des Tertiaires de Saint-François.

Le lendemain dans la matinée, il fut pris de frissons, se sentit glacé, le soir le mal empira ; un fort accès de fièvre le terrassa, sa fille effrayée envoya chercher le médecin qui ne réussit pas à couper la fièvre montée à 40 degrés.

Le mardi matin 16, l'état du Vénéré malade paraissait s'améliorer, quand le soir la situation s'aggrava. Le Père Donetta son confesseur, fut demandé. Monseigneur informé, vint le mercredi 17, à 5 heures 30 du soir.

Une heure après le père Donetta revenait visiter son saint pénitent.

Le malade dit au Docteur : Voici M. l'abbé, il est chargé de m'administrer, ne serait-il pas opportun qu'il m'administre de suite. Le Docteur quelque peu surpris n'osa répondre à la question, il se leva et parlant à part au confesseur du Bon Père, lui dit, le cas est grave, mais je n'aurais osé répondre à la question de crainte de frapper le malade ; à quoi répondit l'abbé, de façon à être entendu par le malade : vous n'avez pas à cacher votre avis, car le Bon Père en ap-

* **NOTE** Léon Harmel est mort à Nice le 25 novembre 1915, date que donne la page de titre de ce volume ; la suite du récit le fait mourir dans la nuit du mercredi au jeudi, soit le jeudi 25. « 23 » est une coquille.

prenant qu'il peut recevoir l'Extrême-Onction et en la recevant, en éprouvera une grande joie. Il serait bien trop désolé, si par notre négligence il venait à en être privé. Et le Bon Père d'approuver ce raisonnement, ajoutant : « Je n'ai pas peur puisque je vais voir le Bon Dieu. C'est la vie qui va commencer pour moi. Je n'oublierai personne, je demanderai pour vous spécialement ,mon Père, toutes sortes de protections et de faveurs. » Néanmoins après l'avis du Docteur, le Père décida de renvoyer l'administration du Sacrement des infirmes à une date ultérieure. Il fut bien inspiré puisque le lendemain le Bon Père se trouvant mieux, se fit lever et placer dans son fauteuil. Il demanda à être conduit dans son petit oratoire. Le soir la fièvre augmentant le médecin déclarant que la situation était grave, la famille fut prévenue par télégramme.

De Quimper, de Châlons-sur-Marne, de Nancy, de Tours, de Cannes, de Grasse, de Menton, du Mans, de tous les coins de France, plusieurs de ses enfants, petits-enfants, gendres, belles filles vinrent en hâte auprès de leur Bon Père, pas tous, hélas ! deux de ses fils, plusieurs de ses petits-enfants sont prisonniers des Allemands, et d'autres travaillent pour la défense de la Patrie.

Le vendredi 19 au soir, malgré sa grande faiblesse, il supplia sa fille, Madame Paul Saucourt, de l'habiller et de le porter à la chapelle contigüe à sa chambre. Ce qui fut fait. Devant le Saint-Sacrement qu'il possédait depuis un mois et demi en récompense de sa belle vie chrétienne, dans toute la plus belle acception du mot, il fit le sacrifice de sa vie et se mit à fondre en larmes, non pas à cause de son état, mais à la pensée du grand chagrin que sa mort allait causer à sa fille qui l'avait soigné avec tant d'affection et de dévouement pendant 34 ans. Agenouillée près de lui, elle cherchait à le consoler : « Si je pleure, dit-il, ce n'est pas pour moi, mais j'ai tant de peine de te laisser seule, et ne plus revoir le Val, mes bien aimés enfants qui y sont restés et mes chers ouvriers. Malgré tout cela, je veux absolument

faire la volonté de Dieu, je m'y sou mets entièrement, je lui demande de faire ce qu'il veut, sans se gêner avec moi. »

Puis, après quelques instants de calme, il fit à Jésus Hostie qu'il allait si souvent visiter au Carmel de Nice, à la chapelle du Sacré-Cœur (où il fut l'inspirateur et l'apôtre de l'adoration du vendredi) sa résignation à la mort ; sa chapelle fut alors son Gethsémani.

Puis il regagnait son lit pour y commencer la montée du Calvaire, adoucie, il est vrai, par la Sainte Communion en viatique qu'il eut le bonheur de recevoir pendant ses 9 jours de maladie. Sa fille voulant faire violence au Ciel, espérer contre toute espérance, priait et faisait prier, et appela en hâte d'autres médecins. Hélas ! les Docteurs ne purent que constater la fièvre déjà vieille de huit jours, l'engorgement d'un poumon.

Peu après survenait une broncho-pneumonie : la situation était désespérée. Le père Donetta informé, accourut aussitôt le Dimanche matin 21 pour conférer l'Extrême-Onction au Bon Père. Toute la famille présente, à genoux autour du lit de Léon Harmel, récita les litanies des Saints, tandis que le prêtre faisait les onctions saintes sur le malade ayant toute sa lucidité d'esprit (qu'il gardera jusqu'à la fin) et jouissant d'un calme et d'une résignation tout à fait remarquables. Ce même jour 21 Novembre, à la tombée de la nuit, le Père Donetta revenait donner l'absolution accordée aux Tertiaires à l'article de la mort, à Léon Harmel.

Le lundi la fièvre ne baissait pas, la seule médication du médecin consistait en piqûres qu'on répétait plusieurs fois par jour. La famille demande un autre médecin le mardi matin Celui ci après avoir examiné le malade déclare une chance sur cent de le sauver, mais refuse de le soigner sachant qu'il est entre les mains d'un autre docteur Vainement on le supplie de donner ses soins au malade.

N'obtenant rien on décide une consultation pour le mercredi soir. Mais elle fatigue beaucoup le malade et à 7 heures il était beaucoup plus faible. L'abbé Donetta fut appelé et tous les enfants se réunirent

autour de son lit. A 19 heures 30, une crise d'étouffement survint. De 19 heures 30 au jeudi à 2 heures du matin les forces allèrent en déclinant. La première crise passée, les enfants du Bon Père et ses domestiques vinrent recevoir son adieu suprême, sa bénédiction ;
« Mon cher Maurice, je te bénis avec ta chère femme ;

« Ma chère Anna, je te bénis, Pierre, Gabrielle, Jean, je vous protégerai ;

Ma chère Marthe, je te bénis ainsi que Jeanne, Paul et leurs enfants Jacques et Hélène et leurs enfants ; Marcelle, Martha et Léon.

« Julien, je te bénis, ainsi que Charles, sa femme, les enfants, Cécile et Antoine ;

« Ma bonne petite Laurence je te bénis avec ton bon petit André que j'aime tant ;

« Mon petit Paul, je te bénis, écoute bien bonne maman, Fernande et Germaine surtout écoutez bien bonne maman. Je bénis toute ma famille, tous, tous ;

« Je bénis le Val, mes chers ouvriers. Au ciel je n'oublierai personne, je vous protégerai ;

« Je bénis Léon, sa femme, ses enfants ;

« Je bénis mon cher Alphonse prisonnier là-bas, Marguerite et leurs enfants. »

Puis tous se mirent à genoux et le vénéré malade éleva ses deux mains vers le ciel et dit d'une voix haute et ferme dans laquelle passa toute la force et toute la suavité de son cœur de père : « Que Dieu vous bénisse ! tous mes chers enfants. Par la pensée et par le cœur je vous assemble tous, présents et absents ». Et il laissa à tous comme bouquet spirituel de sa vie d'apôtre, la devise de son cachet qu'il dit en accentuant chaque syllabe : « L'union œuvre de vie, la division œuvre de mort. Tout par le Sacré-Cœur ». Cette scène patriarcale et touchante dura environ une demi heure. Vers 21 heures le père Donetta arrivait pour se tenir au chevet du malade et l'inviter à avoir une grande confiance en son bien-aimé Jésus. Il devait y rester

jusqu'à trois heures du matin, témoin ému de la foi, de l'espérance et de la charité du Bon Père.

L'agonie fut pénible, mais si édifiante pour tous ceux qui en furent témoins. Tous égrenaient leur chapelet à l'intention du cher agonisant.

Pendant la récitation de ces nombreux « Je vous salue Marie », le Bon Père eut un regard ému, un sourire aimable, un geste expressif à l'adresse de la Très Sainte Vierge dont l'image se trouvait sur le mur en face de son lit. On l'entendit ensuite murmurer une prière, sans trop se rendre compte de ce que ce pouvait être, sa fille, Madame Saucourt, saisit ces deux mots : *Mater misericordiæ*. Il n'en fallut pas d'avantage pour que le père Donetta comprit la pensée du Bon Père, et s'étant penché à l'oreille du malade, il répéta tout au long la prière : *Maria mater gratiæ — mater misericordiæ — tu nos ab hoste proteges — et mortis hora suscipe*. — Le malade qui était depuis quelque temps un peu agité, répéta mot à mot cette invocation, et après ces derniers mots, *et mortis hora suscipe*, qu'il scanda avec plus de force, il rentra dans un calme recueilli jusqu'à son dernier soupir. Vers deux heures le souffle devint plus saccadé, le pouls s'affaiblissait. On distinguait encore sur les lèvres du malade les paroles de l'*Ave Maria*. Le Bon Père rendit très doucement son âme à Dieu vers 2 heures et demie du matin, après une dernière absolution.

Allocution prononcée par Monseigneur l'Evêque de Nice dans
l'église de Sainte-Hélène, à Nice, le 27 novembre 1915 aux
funérailles de M. Léon Harmel

Mes Frères,

L'heure n'est pas aux longs discours. Les événements tragiques qui nous appellent à l'action et à la lutte, et nous y retiennent, chacun à notre poste, ne nous laissent pas le temps de louer nos morts — à peine avons-nous le temps de les pleurer.

Et pourtant je croirais manquer à un devoir si je laissais disparaître la dépouille mortelle de l'humble et grand chrétien dont nous célébrons les funérailles, sans le saluer de notre vénération et de notre reconnaissance, sans évoquer à l'honneur de l'Eglise et de la France, l'œuvre modeste mais glorieuse et féconde qui immortalisera parmi nous sa mémoire.

L'œuvre de Léon Harmel se résume dans le nom désormais inséparable du sien : le *Bon Père Harmel*. Ce ne sont pas seulement ses 70 enfants, petits-enfants ou arrière-petits-enfants (dont 35 combattent sur nos champs de bataille et dont plusieurs y sont tombés glorieusement) qui le lui donnent avec l'accent qu'y savent mettre l'amour, la vénération, la reconnaissance, la fierté filiale de ces trois, de ces quatre générations, (*usque ad tertiam et quartam generationem*) que les anciens patriarches se glorifiaient de bénir comme il les a bénies lui même à son heure suprême ; — ce nom de Père lui avait été décerné par ces ouvriers du Val-des-Bois dont il a su se faire une seconde et vaste famille : Elargir le cercle intime de la famille chrétienne, l'étendre du foyer à l'usine, la transporter de l'ordre intime à l'ordre social, voilà son œuvre glorieuse et féconde

Placé de bonne heure par les exigences mêmes de sa profession en face de la question sociale, il n'essaya pas, comme tant d'autres, de la nier, ni de l'éluder, ni de s'en désintéresser. Prêt à tous les labeurs et

à tous les sacrifices qu'elle impose ordinairement à ceux qui s'y consacrent, il envisagea et aborda cette redoutable question contemporaine avec d'autant plus de loyauté et de résolution qu'en regardant dans son âme, il y trouvait dans sa foi chrétienne et les enseignements de l'Eglise, dans la lumière et la grâce qui les accompagnent, les ressources nécessaires pour la résoudre. Il fut toujours persuadé que du jour où les riches et les prolétaires, les patrons et les ouvriers seraient assez chrétiens pour faire prévaloir, dans leurs relations mutuelles, ces divins enseignements, l'accord et la paix ne tarderaient pas à se faire entre eux dans la justice et la charité.

Je dis dans la justice et la charité, car à la différence de certains esprits timides et peu clairvoyants, il ne crut jamais que la charité seule suffirait à pacifier une société où, sur plus d'un point, les droits des petits et des faibles ont été et restent méconnus, mais il était persuadé qu'il fallait, en leur faveur, réveiller dans les consciences chrétiennes elles-mêmes, le sentiment de la justice.

Toutefois il n'était pas moins persuadé que la justice demeurerait une vertu sans entrailles et trop souvent stérile, aussi longtemps qu'elle ne serait pas fécondée par la charité, seule capable dans les conflits qui divisent les classes, d'inspirer aux travailleurs les patiences et les résignations, aux riches les abnégations et les désintéressements nécessaires, pour que, dans la société même la plus prospère et l'également la mieux organisée, les droits des uns les droits des autres soient mutuellement garantis dans une imperturbable union.

De là la place que le *Bon Père Harmel* a conquise et gardée dans ce groupe illustre de catholiques sociaux, à côté de M. de Mun et de plusieurs autres. Mais sa glorieuse singularité consiste en ce que, dans le milieu où la Providence l'avait placé, il réalisa son idéal social et chrétien, ou du moins fit pour le réaliser, l'effort le plus généreux et le plus fécond qui ait été tenté jusqu'ici.

Dans cette vaste région manufacturière, qui a pour moteur de ses industries les eaux actives de la Suippe, M. Léon Harmel et son frère avaient fondé dès 1846* un important établissement de filature. Des centaines d'ouvriers, la plupart sans religion et imbus d'utopies socialistes, comme ils l'étaient alors presque tous, y travaillaient. Dès qu'ils les eut connus et aimés, (et ce fut pour lui une même chose), Léon Harmel eut le sentiment qu'il avait près d'eux une mission providentielle ; et sans s'arrêter aux difficultés de l'entreprise, il résolut de transformer cette agglomération de travailleurs en une famille dont il serait le père. Grâce à une action énergique autant que discrète mais intelligente et persévérante, il y réussit.

Après avoir ranimé, dans ces âmes hostiles ou indifférentes, la foi et la charité qui devaient les unir en des associations religieuses, il greffa sur ces associations les institutions économiques les plus modernes, destinées à pourvoir à leurs besoins temporels. Il les y appela à faire valoir leurs revendications, à défendre et à gérer leurs intérêts, il les y convia, le premier, au partage des bénéfices, et c'est ainsi qu'il a réalisé, dans le monde industriel, cette grande famille chrétienne, dont sa foi lui avait révélé l'idéal. Ses contradicteurs disaient : La chimère ! Ce ne fut pas, en effet, sans provoquer des critiques qu'il les réalisa, et elles lui vinrent plus d'une fois de ceux-là mêmes qui auraient dû, semble-t-il, applaudir à ses desseins et à ses efforts. Plusieurs s'étonnaient, se scandalisaient presque de le voir unir à sa foi si fidèlement traditionnelle, des initiatives hardies, et ils ne semblaient pas se douter que c'était justement dans l'intelligence de cette foi, qu'il en avait trouvé l'inspiration. Oui, il l'avait trouvée, cette inspiration dans l'étude et la méditation de l'évangile et de ses commentateurs les plus autorisés. Il savait que nos vieux théologiens du Moyen-Age, dans leurs revendications du droit des faibles et des petits anti-

* **NOTE** La filature du Val-des-Bois fut fondée par le père de Léon Harmel, Jacques-Joseph Harmel, qui acheta le terrain en 1840 ; l'usine démarra en 1841. Léon Harmel y entra jeune et en prit la direction en 1854.

cipèrent et dépassèrent plus d'une fois nos modernes novateurs, qui, dans leurs meilleurs moments, n'en ont été que les échos inconscients et attardés.

Aussi bien, pour le rassurer et l'affermir dans ses convictions et dans ses entreprises, le « Bon Père » avait la plus haute, la plus divine autorité qui soit ici-bas. Le regard de Léon XIII était sur lui. Attentif comme il l'était aux détresses et aux aspirations de la société moderne, le grand Pape, dès qu'il l'eut rencontré n'avait pas tardé à discerner dans M. Harmel un coopérateur intelligent, docile, et merveilleusement actif. Dans leurs entretiens, il avait trouvé dans la parole de Léon Harmel, comme un échos de sa propre pensée, de ses préoccupations personnelles, de ses sollicitudes pastorales ; et dès lors il ne cessa de le suivre, de l'encourager, de le bénir, au besoin de le rassurer, de le stimuler, de le citer en exemple. Et jamais peut-être l'âme du vieux Pontife ne s'épancha plus éloquemment qu'en cette mémorable journée, où M. Harmel lui présenta, sous les voutes étonnées du Vatican, où ils étaient accueillis comme on y recevait, comme on n'y recevait pas les princes, ces ouvriers à qui il avait rendu dans la foi, l'humilité et la charité chrétiennes, avec la conscience de leurs devoirs, le sentiment de leurs droits et de leur dignité.

Aussi lorsque, quelques mois plus tard, parut cette immortelle Encyclique *Rerum novarum* sur la condition des ouvriers, destinée dans la confusion des systèmes, à travers tant d'écueils et de contradictions, à servir de phare à nos sociétés modernes pour conduire à la réalisation de la paix sociale, le *Bon Père* Harmel put, sans présomption, y reconnaître les doctrines qu'il avait toujours défendues et, en plus d'une page, l'écho de ses entretiens intimes avec Léon XIII.

Ces événements sont déjà lointains. Soixante-dix ans bientôt ont passé sur la grande famille du Val-des-Bois, sans en altérer l'esprit, ni en détendre les liens ; et c'est là le gage d'une puissante vitalité en des jours où tant d'institutions éphémères ont vu précipiter leurs ruines. La célèbre usine subit aujourd'hui l'épreuve commune à tant

de grandes institutions, le flot profanateur des barbares l'a envahie et peut-être détruite. Ce fut la douleur suprême du *Bon Père* Harmel d'en être séparé en ces derniers jours de sa vie et de mourir loin d'elle. Mais les enfants du Val-des-Bois sont restés fidèles à leur « Bon Père ». Disséminés pour la plupart sur nos champs de bataille où plusieurs ont déjà payé à la Patrie leur dette glorieuse et sanglante, ils se tournaient vers lui et, en des lettres admirables sollicitaient ses conseils et ses encouragements. Les dernières lignes qu'il ait écrites, vibrantes de foi chrétienne et patriotique, et d'indomptable confiance aux destinées de la France catholique, furent pour eux, pour soutenir ou ranimer en leurs âmes ce courage chrétien, qui depuis quinze mois, ne cesse de donner à la France tant de héros, presque des martyrs.

C'est ainsi qu'il est mort, consolé et fortifié à son heure suprême par la bénédiction attendrie de Benoît XV, en qui il avait retrouvé le cœur ami et paternel de Léon XIII ; il s'est éteint comme les patriarches de l'ancienne Loi, gardant jusqu'à son dernier soupir, avec la sereine activité de son intelligence, le doux rayonnement de son cœur et de son âme, sur tous ceux qui l'entouraient et venaient à lui, bénissant dans la personne des enfants et petits-enfants que d'infranchissables obstacles ne retenaient pas loin de lui, toute cette grande et belle famille, à qui il a légué et qui a recueilli fidèlement l'intègre héritage de sa foi, de sa charité et de ses œuvres. Ainsi est-il mort, la prière sur les lèvres, en nous montrant le ciel, emportant vers le Dieu qui l'accueillait dans sa miséricorde, les prémices de nos âmes,

Est-ce donc là mourir ? Non, car de tels morts sont plus vivants que nous. Ils restent à ceux qui les pleurent, ils restent à leurs œuvres, invisibles, mais présents, aimants et actifs, secourables et puissants, comme ils ne le furent jamais, même aux jours les plus féconds de leur vie terrestre.

Et voilà pourquoi c'est le plus souvent quand ils ont disparu que la semence jetée et cultivée par eux dans les sueurs et dans les larmes,

au milieu des obstacles et des contradictions, prend soudain un accroissement et des épanouissements inespérés.

On le verra une fois de plus quand, au lendemain de la victoire et de la délivrance, le Val-des-Bois se relèvera de ses ruines pour abriter une génération nouvelle de patrons et d'ouvriers chrétiens. Beaucoup de ceux, qui auront alors à cœur de travailler à notre régénération nationale, se tourneront vers cette oasis, pour y trouver, avec une inspiration généreuse et féconde, le modèle et déjà le germe d'une France plus grande, meilleure et plus forte, parce qu'elle sera vraiment fraternelle et chrétienne,

C'est alors aussi que notre reconnaissance inscrira ineffaçablement, dans l'histoire des jours laborieux, douloureux et tragiques que nous aurons vécus, entre les meilleurs enfants de l'Eglise et de la France, le nom à jamais béni du *Bon Père Harmel*.

Ainsi soit-il !

Extrait de la *Semaine Religieuse de Nice*.



Dernières recommandations du Bon Père Léon Harmel à ses
enfants et à ses petits-enfants

23 août 1914 — 86^e année

(Enregistré sur phonographe Pathé),

Mes bien aimés Enfants,

Je pense à mon éternité qui approche et au compte que j'aurai à rendre à Dieu ; j'espère en sa miséricorde et je réclame vos prières, vous ne sauriez mieux me témoigner votre filiale affection.

Ma vie a été absorbée par trois grandes passions :

L'union et la sanctification de la famille.

Le bonheur de l'ouvrier.

Le service de Jésus-Christ.

Je confie ce triple héritage aux générations futures.

Dieu veut l'union de la famille : votre intérêt l'exige, votre bonheur le demande.

Le seul vrai bonheur de l'homme sur la terre n'est-il pas d'aimer et d'être aimé !

Voilà le bien supérieur de l'humanité, la source des passions exaltantes : la joie, la bonté, la confiance, l'enthousiasme, et par surcroît la santé.

Les sentiments contraires engendrent les passions déprimantes : l'égoïsme, la tristesse, la mauvaise humeur, la jalousie, et les souffrances qui assombrissent la vie et forment un terrain si favorable à la maladie.

L'union de la famille est votre bien le plus précieux, défendez-le énergiquement ; pour cela repoussez à priori et sans examen les propos désobligeants — par ces simples paroles : « Vous vous trompez assurément, vous avez été mal informés ! » et si vous insistez, vous constaterez que vous avez toujours raison, car les méchants ne

sont pas seuls exposés aux erreurs de la langue : l'homme le meilleur quand il parle mal du prochain, se trompe sans le savoir. — Croyez en mon expérience.

Fuyez les mauvaises langues et ceux qui sèment les divisions, Notre-Seigneur les a en horreur.

Gênez-vous pour les déjeuners de famille, c'est en quelque sorte le sacrement de l'union, souvenez-vous de la dernière recommandation de Notre-Seigneur en nous donnant son testament d'amour : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Ce que vous faites au dernier de vos frères c'est à moi que vous le faites. »

Appliquons ces enseignements à la famille, nous serons traités et jugés comme nous aurons traité et jugé notre prochain, spécialement ceux avec qui nous vivons.

Avons-nous supporté leurs défauts ?

Les avons-nous prévenus de notre affection ?

Avons-nous suscité autour de nous cette exclamation des païens :

« Voyez comme ils s'aiment ».

Alors ayons confiance, nous sommes sur le chemin du salut.

Comme conclusion pratique, considérons Jésus-Christ à travers nos proches comme à travers l'hostie. — Les apparences ne sont rien, notre foi doit apercevoir à travers les formes les moins agréables, les plus pénibles mêmes : Jésus-Christ lui-même, qui attend des preuves de notre amour, d'autant plus grandes que nous aurons fait plus d'efforts pour nous vaincre.

*
**

Le bonheur de nos ouvriers sera l'objet de votre sollicitude, vous savez combien je les ai aimés, vous reprendrez ma paternité, vous serez toujours et avant tout des éducateurs pour former des élites.

Vous développerez chez eux le sentiment de la responsabilité.

Vous solliciterez l'expansion de leurs libres initiatives, et les habituerez à s'occuper eux-mêmes de leurs propres intérêts.

Vous remplirez ainsi la sublime mission d'élever les âmes, vous souvenant de mon axiome : le bien de l'ouvrier par l'ouvrier et avec lui, jamais sans lui, et à plus forte raison jamais malgré lui.

Le sentiment du devoir élève l'homme avec celui des responsabilités. — La confiance répond à la confiance — la dignité s'exalte non pour s'opposer à l'autorité, mais pour collaborer plus étroitement avec elle.

Prenez soin de parfumer de surnaturel votre action sociale, vous souvenant que nulle réforme morale ne peut s'accomplir sans la pensée de Dieu, toute puissante sur les esprits et sur les cœurs.

Enfin, soyez les soldats de Jésus-Christ.

Demandons-nous chaque soir ce que nous avons fait pour les intérêts de Jésus, notre doux maître tant aimé.

Nous n'aurons jamais trop de soumission pour son vicaire, ni trop de confiance dans ses directions, car il est la voie, la vérité, la vie, et la prolongation du Christ vivant, enseignant, et gouvernant, par son représentant.

Pie X en insistant sur la communion fréquente des petits enfants a préparé le salut de notre société.

Entrez dans le Tiers-Ordre de Saint-François, le grand sanctificateur des familles, l'école de l'humilité et de l'amour.

Continuez nos associations ouvrières avec leurs conseils, et l'apostolat mutuel ; vous travaillerez ainsi à l'expansion du règne de Dieu dans notre patrie tant aimée. — Ayez confiance, c'est toujours la Fille aînée de l'Eglise, et par un de ces sursauts dont elle est accoutumée, elle reprendra quelque jour ses traditions d'apôtre dans le monde.

Favorisez les vocations sacerdotales et religieuses dont le Val est une pépinière.

Payez largement votre tribu à l'Eglise, vous souvenant que le Maître saura vous récompenser de vos sacrifices. — C'est Lui qui multiplie le pain.

Permettez-moi en terminant de porter nos regards en haut, n'est-ce pas au Ciel que sont nos espérances ?

Je vous convie à mettre vos personnes, vos affaires, vos familles, sous la protection de Notre-Dame de l'Usine notre Reine et notre Mère tant aimée.

N'oubliez pas le Sacré-Cœur et ses promesses, marchez ensuite dans la confiance, continuant durant un deuxième cycle de siècles à conduire notre famille et notre maison, dans les voies du progrès et de l'honneur.

Des parvis éternels, nous vous attendrons, nous vous soutiendrons, nous vous applaudirons.

Que dans l'avenir la famille Harmel fidèle à ses traditions, ait recours au Sacré-Cœur fidèle à ses promesses.

Table des matières

Souvenir. — A mes petits-enfants	6
Derniers instants de M ^{me} Léon Harmel	7
Derniers instants de M ^{me} Ardant-Harmel	21
Testament du bon père Jacques-Joseph Harmel	34
Extraits du testament de Jacques-Ernest Harmel	39
Association intime	51
Offrande journalière	52
Réunion générale de vacances	54
Prière réparatrice des œuvres ouvrières	71
Récit des derniers moments du Bon Père	73
Allocution de Mgr l'Evêque de Nice	78
Dernières recommandations du Bon Père	84